This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600016997

DAMAS ET LE LIBAN.

DAMAS ET LE LIBAN.

EXTRAITS

DU JOURNAL D'UN VOYAGE EN

SYRIE

AU PRINTEMPS DE 1860.

LONDRES:
W. JEFFS, 15, BURLINGTON ARCADE,
Foreign Bookseller to the Royal Family.
1861.

Droits réservés.

~~200 fr 81~~

203. a. 329.

AVANT-PROPOS.

Quels que soient les événements intérieurs qui occupent l'attention de l'Europe, elle ne peut s'empêcher de jeter de temps en temps un regard inquiet sur l'Orient, miné par une lente révolution. Nos yeux étaient tournés l'an dernier vers la Syrie, ensanglantée par d'affreux désordres et sauvée seulement par la généreuse intervention de notre armée. Depuis lors, les difficultés de la question d'Orient n'ont guère

été aplanies, la situation réelle de ce pays ne s'est pas modifiée, car tant de maux ne pouvaient se réparer en si peu de temps. La publication de ce petit volume, destiné seulement à quelques personnes, pourra donc ne pas leur paraître inopportune en ce moment. Les deux morceaux qui le composent, relatifs à l'état du gouvernement turc à Damas, et des Chrétiens dans le Liban, ont été extraits du journal d'un voyageur qui a traversé ces provinces avant et pendant les massacres. Le hasard seul l'y avait amené : ne pouvant apprendre autrement à connaître son pays, auquel il est tout dévoué, il allait chercher jusqu'au fond de l'Orient tout ce qui pouvait lui rappeler les antiques gloires de la France, lui faire apprécier son influence actuelle et pressentir sur quelles bases elle doit appuyer sa politique future. Grâce à son nom et aux souvenirs de sa famille, il a pu être

reçu par les populations chrétiennes de manière à connaître toute l'étendue de la sympathie qu'elles portent à la France et de la confiance qu'elles placent dans son appui.

Mai 1861.

DAMAS.

DAMAS.

I.

Mai 1860. . . . . La matinée avait été fraîche et radieuse. La campagne encore humide, et la neige nouvelle qui couvrait le dôme brillant de l'Hermon nous rappelaient seules l'orage de la veille ; mais les plateaux stériles que nous traversions depuis quelques heures semblaient insensibles à ce réveil de la nature. Nous touchions déjà presque à Damas, et cependant nous pouvions nous croire au milieu des plus tristes solitudes de l'Arabie Pétrée. Nous atteignons enfin le sommet des collines qui bornaient notre vue,

et nous surprenons la fière Damas s'étendant à nos pieds au milieu de ses célèbres jardins.

Le voyageur habitué aux nuances moins tranchées de nos paysages d'Europe, est frappé à l'aspect de ce désert sans limites, et de cette large oasis, véritable mer de verdure d'où sort la ville arabe étincelante de blancheur. L'impétueux Barada, fécondant un sol brûlé et poudreux, met ainsi deux natures ennemies en présence l'une de l'autre, et répand la fraîcheur sous ces ombrages, dont l'imagination des Arabes, échauffée par de longues et brûlantes journées, a toujours vanté les délices.

Nous trouvons notre camp dressé sur ses rives, au milieu des noyers et des grenadiers, car nous avons assez l'expérience des villes arabes pour ne pas vouloir nous enfermer au milieu de leur saleté séculaire et de leur atmosphère étouffée. L'étroite enceinte du jardin que nous occupons contient une véritable colonie. Nous nous sommes réservé le bord de l'eau, que nous défendons énergiquement contre l'invasion des importuns ; c'est là que s'élèvent nos tentes, et

nous avons choisi pour salon l'ombre mouvante de quelques saules, dont nous suivons la marche graduelle avec nos tables, nos livres, et nos pipes. Plus loin, le campement de nos drogmans, le bivouac de nos muletiers qui vivent pêle-mêle avec leurs bêtes, et le café où stationnent quelques cawass de la police, où s'asseyent également les visiteurs et les passants, sont autant de centres qui ont leurs habitués et leurs coteries. La porte du jardin, toujours ouverte, invite tous les oisifs à venir s'asseoir au milieu de l'un de ces cercles, et, plutôt que de manquer aux mœurs hospitalières du pays, nous finissons par nous accoutumer à vivre indifférents au milieu de ce public qui nous entoure.

Mais voici que tout le monde se lève et se range. C'est le Pacha. Il arrive sur un cheval richement harnaché, la poitrine constellée de décorations, et suivi d'un nombreux état-major de fonctionnaires, tous déguisés dans cet habit européen qui distingue de leurs sujets les maîtres de la Syrie, et dont il leur suffit de se revêtir pour se croire aussi civilisés que nous. Achmed Pacha

est gouverneur de Damas, Séraskier de l'armée de Syrie, et Emir-el-Hadj ou Prince des Pèlerins ; c'est-à-dire qu'il a le droit de rançonner la ville de Damas, qu'il commande en chef des troupes incapables de faire respecter son autorité, et qu'au lieu de conduire à la pointe de son épée la caravane de la Mecque jusque sous les murs de la ville sainte des Musulmans, il achète par un tribut humiliant la protection des chefs Anazées. Il a la réputation d'être encore plus humble envers les puissants, plus arrogant envers les faibles, que ne l'est d'ordinaire le fonctionnaire turc.

Sans sortir de notre camp, nous assistons à des scènes pleines d'animation. La rive opposée du Barada est bordée de gros buissons, coupés par de petites pelouses ; c'est un jardin public, fréquenté peut-être par la meilleure compagnie, par les Chrétiens surtout, qui viennent avec leurs familles s'établir dès le matin au bord de l'eau, et ne le quittent qu'au moment où la fraîcheur bienfaisante du jour est remplacée par les vapeurs fiévreuses du soir. On étend des nattes, chacun s'accroupit, on allume les narghilés ; les femmes

rejettent le grand voile blanc qui les enveloppe comme un linceul, et laissent voir leur costume levantin, aux couleurs à la fois si brillantes et si harmonieuses ; les plus vieilles se mettent à filer, les jeunes chuchottent entre elles. Tandis que chacun savoure à sa façon l'oisiveté, fait le *kief*, en un mot, pour me servir d'une expression orientale, impossible à traduire ; tandis que l'un fume, que l'autre dort, et que d'un coin éloigné du jardin arrive la voix sourde du tambourin accompagnant une chanson arabe au rhythme plaintif, nos bêtes de somme descendent à la rivière. Cette école de natation chevaline captive l'attention de toute l'assistance, et de temps à autre une explosion bruyante nous apprend qu'un muletier maladroit s'est laissé cheoir dans l'eau.

Bientôt notre camp lui-même est envahi par quelques marchands, impatients, sans doute, de notre peu d'empressement, et transformé en un véritable bazar. Joseph, au grand nez, au teint pâle, enveloppé d'une robe étroite comme une gaîne, se tient devant moi pendant que j'écris, portant d'un air mystérieux un paquet soigneuse-

ment enveloppé. Je l'emmène sous ma tente, et là il exhibe un vieil exemplaire du Coran, qu'un grand personnage, dit-il, a bien voulu lui confier par égard pour moi, et qu'il cache de peur des Musulmans, car ils ne pardonneraient pas à un Giaour d'avoir fait trafic du livre de Dieu.

D'autres marchands fument tranquillement en nous attendant ; tout à l'heure ils vont se disputer notre pratique avec acharnement ; mais pour le moment ils devisent ensemble, dans la plus parfaite entente. Je reconnais l'un d'eux à son vaste turban, à sa tête ronde dépourvue de sourcils, et à ses yeux enfoncés, qui lancent de côté un regard méchant ; c'est Abd-Allah, surnommé Abou-Antik, le Père des Antiquités, parce que personne ne sait aussi bien que lui vider la bourse des voyageurs, au moyen de quelques vieux débris du siècle dernier.

L'un de nous, enfin, succombe à la tentation, tous les autres l'imitent bientôt. On étale les étoffes de soie, les *coufiés* aux brillantes couleurs, les brocards d'or ; la matinée se passe à discuter ; enfin l'heure du déjeûner sonne, et l'on quitte le

marchand en lui promettant d'aller voir dans son magasin les merveilles qui, dit-il, satisferont nos désirs les plus audacieux. C'est tout ce qu'il voulait obtenir.

Damas ressemble à ces femmes que je vois passer tous les matins devant notre camp, couvrant leurs vêtements brodés d'un misérable voile de coton : elle cache ses trésors, et se présente sous un triste aspect à l'Européen qui la parcourt pour la première fois. Des maisons basses et sans fenêtres forment des ruelles sales et étroites ; nous n'y rencontrons que des chiens galeux couchés en travers du chemin, ou quelques femmes qui se glissent le long de la muraille comme pour éviter notre vue. Nous atteignons enfin le Khan d'Assad Pacha, où réside le marchand chrétien qui a le premier réclamé "l'honneur de notre visite." Le silence, la fraîcheur et la lumière tempérée qui y règnent en font un asile précieux sous ce climat brûlant ; et une fontaine jaillissant au centre de l'édifice offre de l'eau pure et froide à ceux qui arrivent, comme nous, altérés par une longue marche. Auprès de ses larges piliers,

de vigoureux chameaux attendent à genoux et immobiles les ballots qu'ils doivent porter à la Mecque. Tandis que dans un coin reculé un esclave nègre déroule des tapis de Perse, deux hommes assis impassibles sur une petite estrade le regardent en fumant : c'est le vendeur et l'acheteur. Presque tous les négociants ont leur principal dépôt dans l'un des khans de la ville. Aisés à défendre contre le pillage, le vol ou l'incendie, ces khans offrent en outre de grandes facilités pour charger et décharger les marchandises, puisqu'ils servent de point de départ et d'arrivée à toutes les caravanes. Un escalier sombre et étroit nous conduit au sanctuaire de notre marchand. Il nous y reçoit avec cérémonie : ce n'est plus le même homme que nous avons rencontré le matin au bazar, assis au milieu de ses amis, faisant plus de commérages que d'affaires, et daignant à peine regarder l'acheteur que le hasard lui envoie. Ici les compliments, les pompeux préambules, les intermèdes de pipes et de café mettent bientôt notre patience à bout, et nous finissons par bouleverser nous-mêmes toute sa

boutique ; mais l'adroit marchand sait très-bien nous faire payer en sus de la valeur de chaque objet les belles manières qu'il a déployées et qu'il estime à un fort haut prix.

Après Joseph, le marchand chrétien, c'est le tour d'Abou Antik, le vieux brocanteur musulman. Nous avons passé une matinée entière dans sa petite cour, et je ne regrette pas ces heures oisives ; l'Orient commande un peu de " far niente," et pour le connaître, il ne suffit pas de chevaucher tous les jours à travers une campagne poudreuse, également pressé partout d'arriver et de partir. C'est là notre vie ordinaire en voyage : nous avons gardé les habitudes européennes, et nous ménageons le temps comme un bien précieux. Aussi sommes-nous tout disposés à apprécier une journée de repos employé enfin à l'orientale. La verdure d'un figuier se découpant sur une blanche muraille, une ombre bleuâtre et transparente projetée sur des dalles de marbre, une porte entr'ouverte laissant tomber un étroit rayon de lumière sur une chambre remplie d'armes et d'étoffes, sont des tableaux que

nous recherchons aujourd'hui : les achats ne sont ici qu'un prétexte. Cependant nous finissons par faire notre choix, au milieu de la défroque, à l'origine plus ou moins authentique, entassée autour de nous. Mais cette fois nous nous y prenons plus habilement. Retournant à notre camp sans trahir nos préférences, nous y attirons Joseph et Abou Antik, qui, faisant le même commerce, sont rivaux naturels ; nous les mettons en présence, et menaçant tour à tour chacun d'eux de favoriser l'autre, nous les amenons à composition. "*Divide et impera,*" fut la maxime de tous les grands politiques.

Les jardins de Damas, les marchands, les bazars avec leurs crieurs nasillards et leur foule bigarrée, le café mystérieux et l'école bruyante, c'est l'Orient pittoresque, l'Orient tant de fois décrit et dont la vue charme les yeux sans instruire l'esprit. Je redoute, pour mon compte, la séduction de ce plaisir trop facile, et je voudrais toujours pouvoir me placer à un point de vue assez élevé pour apercevoir les grands traits de la physionomie des peuples que je rencontre, des

pays que je traverse, sans me laisser distraire par les détails. Ne peut-on pas distinguer l'homme sous l'Oriental? Ne trouvons-nous pas ici, comme en Europe, les mêmes mobiles chez lui, les mêmes vicissitudes dans son histoire? Tant que j'avais vu seulement notre civilisation, je ne pouvais distinguer ce qui appartient à notre époque, à notre nation, de ce qui procède de la nature même de l'homme. En comparant ici deux sociétés, différentes dans la forme, semblables dans le fond, j'apprends à discerner le caractère humain des types particuliers qui nous entourent. Aussi je trouve plus intéressant de rechercher l'influence de la situation d'une ville sur son histoire, sur les mœurs de ses habitants, que de m'attacher à son aspect extérieur.

C'est là ce qui m'a frappé lorsque je me suis assis hier sur les hautes murailles de la citadelle, qui dominent la ville. L'ardeur d'un soleil de midi noyait toutes les couleurs dans une lumière uniforme, et la large bande de verdure qui suit le cours du Barada se dessinait en noir au milieu du sol rougeâtre du désert. Dans cette

grande ville, dont les terrasses s'étendent à nos pieds comme un dallage inégal, tout se taisait à cette heure brûlante. Seulement une longue file de chameaux, dépassant la ceinture de jardins, se déroulait lentement sur les premières ondulations de la steppe; ils se dirigeaient vers le sud, et allaient sans doute rejoindre à Mézarib la caravane de la Mecque. Il n'y avait rien là qui pût plaire à un artiste; mais je trouvais Damas dans son véritable caractère, et en voyant ce grand caravansérail assis sur les rives du Barada, je m'expliquais mieux ses étranges destinées. Damas est un port sur le désert, et sa position veut qu'elle soit toujours occupée, toujours enviée, toujours détruite et toujours rebâtie; c'est là toute son histoire. De là ces longues annales, et si peu de monuments pour en conserver le souvenir.

Cette merveilleuse oasis dut tenter les premiers pasteurs qui, abandonnant les rives de l'Euphrate, traversèrent les plaines brûlées du Grand Désert; et dès que le commerce sortit d'une civilisation naissante, il y établit son prin-

cipal entrepôt. D'ingénieux ouvrages firent aussitôt valoir les richesses de son sol ; les canaux, formés par les eaux du Barada au sortir des gorges de l'Anti-Liban, devinrent la base d'un savant système d'irrigation, qui certainement inspira les Arabes d'Espagne dans leurs fameux travaux de la Huerta de Valence, et qui survécut à toutes les révolutions, parce qu'il était également précieux pour tous les conquérants.

Tant de richesses attirèrent aussi bien des convoitises et bien des désastres, et de l'ancienne Damas des Grecs, des Califes ou même de Saladin, il ne reste plus qu'un seul témoin, la Mosquée des Ommiades. Un architecte ou un savant trouverait sans doute dans cette mosquée des documents précieux pour l'histoire et pour l'art, et comme elle n'a été visitée que par un très-petit nombre d'Européens, j'aurais peut-être eu la tentation d'en faire une description détaillée. Nous y sommes, heureusement pour mes lecteurs, allés de nuit, excellente raison pour m'abstenir d'une tâche trop ardue. Le Pacha, en levant pour nous la défense qui ferme aux Chrétiens ce sanc-

tuaire, un des plus vénérés de l'Islamisme, nous avait engagés à choisir cette heure insolite pour ne pas exciter un fanatisme contre lequel il n'aurait pu nous protéger. L'obscurité, qui nous faisait perdre quelques détails curieux, prêtait en même temps un caractère étrange à cette visite nocturne. Sous les arcades de la cour des ablutions, gigantesque parvis de l'ancien temple païen, nous poussions du pied des Santons endormis, mendiants ou idiots, canonisés de leur vivant par le respect populaire, qui, selon l'usage immémorial de l'Orient, trouvent un abri gratuit dans l'enceinte sacrée. Le murmure monotone de la fontaine n'était troublé que par le chuchottement mystérieux des cheiks chargés de nous conduire, qui se sentaient coupables en vendant à des infidèles l'entrée de la Mosquée, et dont la physionomie trahissait une lutte intérieure entre la cupidité et le fanatisme. Enfin les faibles lampes, qui éclairaient de loin en loin la nef de la Mosquée, allongeaient encore ses belles proportions et lui donnaient cet air grandiose et recueilli qui appartient exclusivement aux églises

chrétiennes. Telle est en effet son origine ; bien des changements n'ont pu lui faire perdre son ancien caractère ; et ses colonnes corinthiennes supportant une toiture en charpente, trahissent de suite l'architecture d'une basilique. Chose singulière ! au milieu des innombrables tapis, dont le sol est couvert, hommages de tant de générations de princes orientaux, la place d'honneur, celle où se tient l'Uléma, est donnée à un tapis européen aux couleurs criardes : tant est puissant l'ascendant de la nouveauté, et tant les hommes de tous les pays sont également disposés à admirer ce qui vient de loin !

C'est encore cette position exceptionnelle de Damas qui, après avoir attiré sur elle bien des malheurs, l'a toujours relevée de ses ruines, et en a fait une des capitales naturelles de la race arabe. Aussi a-t-elle conservé encore son importance morale ; nous pouvons en croire notre ancien adversaire l'Émir Abd-el-Kader. Avec cette sagacité et ce tact politique qu'il a toujours montrés, le fils de Mahiddin ne serait pas venu s'établir à Damas, s'il n'avait su l'influence que

cette ville sainte exerce toujours sur la grande famille de ses compatriotes. Mais par cela même que Damas est la ville arabe par excellence, la décadence de ce peuple s'y révèle aussi tout entière. Je ne voudrais pas prononcer contre ce peuple, aussi grand par ses défauts que par ses rares qualités, un arrêt irrévocable, mais je vois partout ici des preuves de cette décadence ; j'en vois dans l'état actuel de l'art, par exemple, cette pierre de touche des sociétés intelligentes. Si l'art arabe est essentiellement fragile, si le fils du Bédouin a toujours orné ses palais et ses mosquées comme une tente, qu'on dresse un jour et qu'on abat le lendemain, la tradition cependant fortement enracinée dans ses mœurs, avait toujours jusqu'ici suppléé à la caducité de ses œuvres. Grâce à cette tradition, Damas, ville toute moderne, malgré l'ancienneté de sa fondation, possède encore quelques maisons qu'on croirait dessinées par les architectes des monuments plus durables du Caire, contemporains des beaux temps de la civilisation arabe. Nous y apprenons jusqu'où son génie inventif avait poussé la science des ornements

et de l'harmonie des couleurs. Celui qui franchirait avec moi la porte étroite et les hautes murailles qui cachent la riche demeure d'Abd-Allah-Bey à la curiosité du passant, à la jalousie du voisin et à la rapacité du Pacha, et qui, traversant ses cours de marbre aux fontaines ombragées d'orangers, s'asseyerait dans l'un de ses salons lambrissés, ne me trouverait pas trop hardi de comparer ces plafonds à caissons, ces marqueteries de bois et d'écaille, ces mosaïques en pierre dure et ces frises sculptées aux chefs-d'œuvre de la Renaissance. Il fallait que la décadence de l'art ne fût pas encore complète au temps qui vit s'élever ce palais et où la copie perpétuait si fidèlement les inspirations d'une époque plus brillante. Mais aujourd'hui l'Arabe a oublié ces antiques leçons et il se soumet au goût barbare de ses maîtres actuels. La maison d'Abd-Allah-Bey tombe en ruines, et l'on ne bâtit plus que dans le style de Constantinople, si l'on peut accorder le nom de style à l'imitation grossière et exagérée de tout ce que le mauvais goût a produit ailleurs de plus im-

pertinent. Aussi suis-je revenu de la visite des maisons modernes de Damas, les yeux fatigués et l'esprit attristé; ne pouvant plus douter de la décadence de cette race arabe, jadis si bien douée, dépourvue aujourd'hui de ce simple bon sens qui fait distinguer le beau du laid.

Le contraste avec la civilisation européenne qui commence à l'envahir, rend encore plus frappant l'affaiblissement de la société musulmane.

Un singulier hasard a résumé pour nous ce contraste dans la personne de deux hommes qui représentent bien l'esprit de ces deux sociétés aujourd'hui en présence. Un matin nous visitions la maison des Lazaristes, et le soir même nous recevions la visite du Grand Uléma.

Les Lazaristes ont fondé à Damas une véritable colonie, et le Père Leroy, qui en est l'âme, nous en fait les honneurs avec cette satisfaction simple et modeste que les hommes énergiques éprouvent lorsqu'ils ont accompli une œuvre difficile. Il a consacré sa vie entière, toutes ses facultés, au succès des missions françaises d'Égypte et de Syrie, à la tête desquelles il se trouve au-

jourd'hui ; et dans un pays sans ressources, il a su faire tous les métiers, comme un vrai soldat français, suppléant lui seul aux nécessités diverses de son entreprise. Il y a longtemps déjà, un pacha lui refusait la permission de bâtir une église ; loin de se décourager, il amassait aussitôt des planches dans sa maison, les faisait préparer secrètement, et dans une nuit dressait au milieu de sa cour la petite chapelle en bois qui sert encore à la communauté. Aujourd'hui il en construit une plus grande et plus solide ; il est devenu architecte, maçon, et tailleur de pierres, et déjà le ceintre de sa nouvelle porte d'entrée excite l'admiration des Damasquins, les plus mauvais constructeurs du monde. Persévérant dans les grandes choses comme dans les petites, il a fini par réunir ici toutes les institutions de l'Occident que l'on peut regarder comme les plus utiles à l'humanité, et dont l'Orient est aussi ignorant que des ressources usuelles de la vie européenne. Tandis que quelques prêtres de la mission de Damas tiennent une école de près de trois cents élèves, et leur donnent une éducation bien supé-

rieure au niveau général de l'instruction dans le pays, tandis qu'ils parcourent les villages catholiques pour y prêcher et y répandre nos lumières, et qu'ils suppléent, en un mot, partout à l'ignorance du clergé indigène, les sœurs de St. Vincent de Paul se sont établies auprès d'eux, pour accomplir une œuvre tout aussi grande, et partagent leur temps entre l'éducation des filles et le soin des malades. Est-il besoin de dire la popularité qu'elles se sont acquise en quelques années? Le dispensaire, où elles assistent le médecin sanitaire français, ne peut plus suffire aux milliers de malades de toutes les classes qui viennent s'y faire soigner; et leurs écoles comptent près de deux cents élèves, dont la vive intelligence leur doit de ne pas rester inculte, et qu'elles aiment à faire briller aux yeux de leurs compatriotes. Nous en avons eu la preuve dans le proverbe français qu'elles leur ont fait réciter devant nous; petite scène, à laquelle leurs brillants costumes et leur accent encore un peu oriental donnaient un caractère tout particulier.

J'ai quitté le Père Leroy tout étonné d'avoir

enfin rencontré en Syrie quelque chose qui fût en progrès, admirant ce qu'une volonté tenace et intelligente peut faire avee les plus modiques ressources, et tout pénétré de la puissance de notre civilisation qui trouve de tels hommes pour se dévouer à sa cause. J'étais fier de voir le nom français si bien porté, et heureux d'avoir retrouvé au milieu des sociétés dégradées de l'Orient cette belle institution des sœurs de charité, qui rappelle l'un des plus grands bienfaits que l'humanité doive au christianisme, la réhabilitation de la femme.

Mais un spectacle bien différent nous attendait à notre retour au camp. A peine y sommes-nous rentrés qu'on nous annonce l'arrivée d'Abdallah el Halebi, le Grand Uléma.

Comment celui qui est chargé d'expliquer les paroles du Prophète à la population fanatique de la ville sainte venait-il rendre visite à des infidèles ? C'est ce que nous ne pouvions comprendre. Pour résoudre ce problème, nous commençons par faire asseoir Abdallah sous notre tente. Véritable Oriental, il est à la fois salement et richement habillé :

tandis que ses pieds nus sont chaussés de mauvaises babouches, il porte plusieurs robes brodées des couleurs les plus vives. Je ne puis comparer son vaste turban enveloppé d'une pièce de brocart d'or serré sur les tempes, qu'à une citrouille dans laquelle il aurait enfoncé la tête jusqu'aux oreilles. Chaque fois qu'il prononce le nom d'Allah, par respect, il enlève des deux mains tout cet attirail, et découvre un crâne rasé et pointu, digne de figurer chez un phrénologue ; et les prières inintelligibles dont il coupe son discours lui donnent un air inspiré aux yeux des dévots musulmans.

Une heure se passe, la conversation est tombée, mais le saint homme ne fait pas mine de s'en aller. " Je vous ennuie bien, j'ai eu tort de venir," nous dit-il de temps à autre ; à quoi nous répondons, avec la pompe et la véracité orientales, que nous sommes enchantés de passer la journée avec lui. " Moi, pauvre serviteur de Dieu," reprend-il, " je ne sors jamais de chez moi, mais d'autres m'ont engagé à venir vous voir. Savez-vous pourquoi l'on ma dit de venir ?" Et nous,

ne comprenant rien encore à ce manége, de protester que nous ne le savons pas, mais que le plaisir de le voir nous suffit bien. "Mais que dirais-je aux personnes qui m'ont conseillé de venir? Les fils de roi m'ont donné de la limonade, ils m'ont donné la pipe et le café. Mais que pourrais-je montrer comme preuve de leur bon vouloir? Que rapporterais-je de ma visite? Je suis allé une fois chez un milord, et il m'a donné cette belle robe. Oh! quel bon milord!" Nous y sommes donc enfin, et tout maintenant s'explique aisément: sachant notre désir de voir la Grande Mosquée, il avait trouvé plus prudent de venir recueillir d'avance le "bakchich" que cette visite devait lui valoir. Inutile de dire que nous le renvoyons satisfait.

. . . . . .

II.

. . . . . Telle est notre vie à Damas, marquée seulement par de pareils incidents. Mais si nous cherchons avant tout dans ce séjour le repos dont nous avons besoin après un long et fatigant voyage, nous y trouvons aussi à chaque instant de nouveaux sujets d'étude. Tout nous intéresse dans cette ville, parce que rien n'est encore venu altérer son caractère et les mœurs de ses habitants. A Damas, qui tourne pour ainsi dire le dos à la Méditerranée, et dont les eaux vont se perdre à l'est dans le Grand Désert, on se trouve au milieu d'un monde nouveau, plein de souvenirs et de mystères, monde étranger au nôtre, et qui en reçoit à peine les bruits affaiblis.

C'est donc dans l'antique capitale de la Syrie que nous pouvons le mieux observer la société musulmane, et étudier le système de gouvernement des Turcs, libres ici de toute influence européenne. Je voudrais profiter des loisirs de notre séjour pour réunir aussi brièvement que possible,

non pas ce que j'ai lu, ou entendu dire sur ce sujet, mais ce que j'ai vu, et les impressions que j'ai recueillies moi-même depuis mon arrivée en Turquie ; impressions souvent incomplètes, mais, j'ose dire, toujours impartiales. Je ne prétends ni connaître ni juger cette société en elle-même, mais je crois que tout voyageur consciencieux peut apprécier le gouvernement qui pèse aujourd'hui sur la Syrie, constater ses désastreuses conséquences, et distinguer les remèdes qui pourraient seuls réparer le mal présent.

Je ne puis juger la société musulmane tout entière, car cette allure originale qui rend si frappant son aspect extérieur ne nous permet pas de pénétrer ses passions et les secrets mobiles qui l'animent. Elle ignore absolument ce que, dans les états même les plus despotiques de l'Europe, l'on peut appeler la vie publique. Elle ne possède aucun de ces moyens de communication qui forment et entretiennent chez nous l'opinion publique ; et cependant un mot d'ordre, une nouvelle, passent comme l'éclair d'un bout de l'Orient à l'autre. L'esprit d'association semble inconnu, dans le gou-

vernement, le commerce, et tous les rapports des individus entre eux ; et cependant un lien puissant unit tous les pays musulmans, une force secrète soutient encore l'Islamisme, malgré son abaissement et tous ses déchirements politiques. Aussi bien souvent ne pouvons-nous découvrir les causes de ces événements qui nous indignent quelquefois, nous étonnent toujours, et qui cependant résultent naturellement de l'état de cette société. Et si quelquefois le hasard vient soulever un petit coin du voile qui nous le cache, il semble que ce soit seulement pour mieux nous laisser deviner toute notre ignorance.

Un jour au Caire, par exemple, après avoir vu les cérémonies abrutissantes des Derviches hurleurs, je demandais à quelqu'un qui connaissait bien l'Orient si c'étaient là les derniers héritiers des vaillants fanatiques qui conquirent au nom de Mahomet les plus belles contrées du globe. " Ne méprisez pas tant cette puissante confrérie, me dit-il ; son influence est d'autant plus redoutable qu'elle échappe à tout contrôle. N'avez-vous pas remarqué parmi ces derviches, des artisans, des

fellahs, des boutiquiers, des mendiants? Ils se recrutent dans toutes les classes inférieures de la population, ils continuent à vivre au milieu d'elles; et liés entr'eux par une sorte de franc-maçonnerie, ils peuvent avoir sur elle une action décisive le jour où ils travaillent tous à un même but. Récemment ils entrèrent dans une vaste conspiration contre le gouvernement du Vice-Roi; ils l'accusaient de n'être plus bon musulman, et voulaient rétablir l'autorité directe du Sultan, leur chef spirituel. Ils cherchèrent de nouveaux affiliés, et en trouvèrent partout; beaucoup de soldats entrèrent dans l'association; l'armée était ébranlée, le Caire agité. Le gouvernement, heureusement, déploya une grande énergie, et réussit à les intimider. Mais il avait été sérieusement menacé, et une grande révolution politique avait été tentée par ces mêmes hommes que vous appeliez tout à l'heure des vagabonds, réunis pour une cérémonie stupide. Ils avaient osé attaquer de front une dynastie qui n'a pas craint d'affronter jadis la coalition de presque toute l'Europe." Le mystère dont s'enveloppe la société musulmane a pour cause, sans

doute, le sentiment de sa décadence, devenue chez nous un sujet banal de conversation, tant elle est évidente, mais que cette société semble vouloir nous cacher encore, en s'isolant de plus en plus.

On a beaucoup dit que les civilisations nées de l'Islam, après avoir jeté un éclat vif et passager, finissaient toujours par tomber dans une langueur incurable, et qu'incapables de progrès, les stimulants qu'on leur donnait ne faisaient qu'empirer leur mal. Tel est, en effet, l'état de la société musulmane que nous avons vue en Syrie, et à Damas en particulier : à l'affaiblissement intérieur qui l'épuise, se joint le contact de l'Europe qui corrompt les éléments rudes mais énergiques qu'elle possédait encore, sans lui donner en échange aucune de nos qualités.

A côté de ces causes permanentes et inévitables, qu'il appartient à la philosophie de l'histoire d'examiner, et dont les conséquences subsisteront certainement longtemps encore, il en est une autre, simple accident politique, plus facile à étudier, et qui aggrave singulièrement l'état que nous signalons, en étouffant les germes de

progrès qu'une loi providentielle fait naître dans toutes les sociétés humaines, au milieu même du mal qui les ronge. Je veux parler de la domination turque, gouvernement détestable même pour des Orientaux, moins difficiles que nous en pareille matière, qui ruine les dernières ressources de la Syrie, et qui, en ne donnant aucune sécurité, empêche la prospérité d'y renaître ; gouvernement envers lequel on a le droit d'être sévère, parce qu'il est étranger à toutes les populations sur lesquelles il règne, et qu'il doit à l'Europe ce pouvoir dont il use si mal.

Les Turcs possèdent, il est vrai, une grande qualité, l'instinct du commandement. Mais peut-on l'appeler une qualité, lorsqu'il ne s'allie pas aux talents du gouvernement? On nous apprend, dans le droit public, qu'un état se compose de la nation et du territoire : c'est à leur union que nous donnons le nom de patrie. Mais, sans doute par une reste de ses habitudes nomades, le Turc n'a retenu que la moitié de cette définition, et son patriotisme l'attache seulement à son souverain et à ceux qui descendent comme

lui des compagnons d'Othman. Campé, pour ainsi dire, au milieu de la Syrie, il ne songe qu'à s'y maintenir, et à imposer sa domination. A mesure que l'affaiblissement de la société à laquelle il appartient lui-même, l'a envahi, cette domination est devenue plus précaire. Il a cherché dans une centralisation empruntée à l'Europe un remède à l'évanouissement progressif de son énergie et de son prestige, et il y a trouvé la confirmation de son impuissance. Il n'a rien pu organiser en Syrie, ni une armée respectable, ni une administration honnête, ni un système financier régulier, bases premières de tout gouvernement: l'anarchie et la ruine du pays étaient les conséquences inévitables de cette faiblesse.

Il lui fallait avant tout une armée respectable, parce que la force militaire, nécessaire partout, est le rouage principal toutes les fois qu'il s'agit de gouverner les Orientaux. Il lui fallait des troupes assez nombreuses pour pouvoir occuper toutes les positions importantes, et former en même temps un corps mobile prêt à se porter partout au premier signal. C'était le seul moyen

de maintenir en paix les populations belliqueuses de la Syrie, d'assurer la sécurité des personnes, de l'agriculture et du commerce, et enfin d'effectuer la rentrée des impôts. Mais, depuis le jour où, tentant de gouverner directement la Syrie, il s'est imposé à lui-même cette grande tâche, il n'a rien fait pour se mettre en état de l'accomplir. Soit faiblesse, soit calcul, il a renoncé depuis 1854 aux enrôlements forcés; il s'est privé par là d'abord d'excellents soldats, car les régiments arabes se sont distingués par leur fermeté dans la malheureuse campagne d'Arménie; puis d'un grand moyen d'action sur les populations, dont il avait ainsi des ôtages entre les mains; et enfin il a fait retomber sur la race turque tout le poids écrasant de la conscription. Les troupes régulières de la Syrie sont donc toutes fournies par d'autres provinces; parmi les irrégulières, les Bachi-Bozouks se recrutent partout et réunissent des aventuriers de tous les pays, de sorte que les milices particulières de quelques villages sont seules formées par des indigènes.

Le titre pompeux de "Corps d'armée de l'Arabistan" est donné à quelques bataillons du Nizam, deux ou trois mille hommes en tout, répartis entre Jérusalem, Saint-Jean d'Acre, Damas, Beyrouth, Tripoli et Homs. Disséminés au milieu d'un peuple de trois millions d'âmes, on ne peut leur demander autre chose que de défendre leurs casernes. Mal nourris, mal vêtus, plus mal payés encore, il est impossible qu'ils ne cherchent pas à se dédommager quelque part de tant de privations; et lorsque j'apprends les pillages et les crimes de ces soldats que je rencontre tous les jours ici, pieds nus et la souffrance peinte sur tous les traits, je ne puis avoir pour eux que de la pitié; je réserve mon indignation pour les chefs, auteurs de tant de misère.

Tout le mérite, si c'en est un, des Bachi-Bozouks est d'être pittoresques; ils n'aiment à brûler la poudre que dans une *fantasia*, et ne rachètent même pas par le courage leur indiscipline. On les trouve dans toutes les petites villes de la Syrie, qu'ils sont chargés de protéger contre les Bédouins; mais s'ils ne fuient pas devant

ceux-ci, c'est seulement lorsqu'ils se sont entendus avec eux pour piller en commun. Audacieux envers les faibles, ces détestables soldats sont des agents de police pires encore.

Seuls craints, seuls respectés, méprisant de fait le pouvoir du Sultan, dont ils reconnaissent l'autorité nominale, les chefs de bande qui parcourent la Syrie, sont les véritables maîtres du pays. C'est à eux que le voyageur doit demander aide et protection. L'émir Harfouche, condamné à mort depuis longtemps, parcourt impunément avec ses cavaliers la vallée de Baalbek ; les cheiks des Bédouins Anazé occupent la plaine de Homs et rançonnent cette ville ; enfin Akiel-Aga gouverne sans contrôle toute la Galilée depuis le Jourdain jusqu'à la mer. L'histoire de ce hardi partisan mérite peut-être d'être rapportée ; elle est un exemple curieux de la faiblesse matérielle du gouvernement turc et de la dépendance à laquelle il est réduit en gardant les airs du commandement.

Algérien de naissance, mais élevé en Égypte, où il devint Bachi-Bozouk de Méhemet-Ali, Akiel-

Aga commandait pour lui à Nazareth lorsque la Syrie fut rendue aux Turcs. Après quelques ménagements hypocrites, ceux-ci s'emparèrent de sa personne par trahison et l'envoyèrent aux galères à Constantinople. Mais, assez heureux pour en sortir, grâce aux amis qu'il s'était faits durant sa prospérité, il retourne en Galilée, où son nom n'était pas oublié. Quelques vagabonds réunis autour de lui forment bientôt le noyau d'une tribu. Bon et généreux, il se fait aimer de tous ceux qui le servent, et attire auprès de lui l'Arabe errant à la recherche du plus fort, comme le paysan, qui de guerre lasse abandonne le rôle de pillé pour celui de pillard. Aussi trente-deux tribus lui obéissent-elles aujourd'hui; depuis Naplouse jusqu'au Carmel, depuis Césarée jusqu'à Bânias, son autorité est incontestée, et il lève sans difficulté sur tous les villages de ce vaste district le quart du produit de la récolte, moyennant quoi, il est vrai, il leur garantit la possession du reste. Les Turcs se sont hâtés de composer avec lui, aussitôt qu'il a été puissant. Ils lui payent aujourd'hui 30,000 francs par an.

Mais habiles à déguiser leur faiblesse sous de pompeuses paroles, ils lui ont donné la mission officielle de faire la police du pays, et décorent ce tribut du nom de traitement. Il leur a mal réussi un jour de vouloir prendre ces vains mots un peu trop au sérieux.

"Nous étions tranquillement campés au pied du Thabor, me disait le mois dernier un parent d'Akiel-Aga qui nous avait accompagnés à Tibériade, quand nous vîmes arriver de Damas un prétendu Caïmacam à la tête de 700 cavaliers. Il envoie à Akiel un firman, qui le destitue et le somme de lui céder la place. Celui-ci, qui se sentait le plus fort, veut se donner l'avantage de la modération, et engage l'intrus à se retirer sans tenter le sort des armes; car, dit-il, si j'occupe le pays au nom du Sultan, je ne dois mon pouvoir qu'à moi-même, et ne le céderai à personne. Mais ses envoyés sont insultés, et désormais la poudre seule peut décider entre les deux compétiteurs. Akiel-Aga, qui a appris la guerre à l'école de Soliman-Pacha, prend aussitôt ses dispositions pour le combat; il défend de tirer un

coup de fusil avant son signal, et jure de tuer de sa main le premier qui lui désobéira. Précaution inutile, car tous les Arabes enrôlés volontairement sous ses ordres ont en lui une aveugle confiance. C'est en vain que les Turcs, abordés par trois colonnes, tirent au hasard dans toutes les directions. Personne ne leur répond. Enfin une décharge à bout portant les met en désordre; on les pousse, on pille leur camp, et deux cents d'entre eux restent sur le terrain. Plusieurs des nôtres, il est vrai, partagèrent leur sort." Et le cheik nous montrait dans son épaule une récente et profonde blessure, souvenir de ce sanglant combat.

Il oubliait d'ajouter, tant cela lui paraissait naturel, que le Pacha de Damas, voyant revenir son lieutenant seul et battu, s'était hâté de confirmer Akiel-Aga dans les fonctions publiques auxquelles il était si difficile de le faire renoncer.

Voilà comment le gouvernement turc fait respecter son autorité. Voilà à quoi lui sert son armée. C'est la principale cause de sa faiblesse.

Mais ce vice s'aggrave encore par l'incapacité

proverbiale et si bien connue de son administration. Les fonctionnaires, qu'une fantaisie du maître tire des derniers rangs de la société, pour les y replonger selon son caprice, ne peuvent avoir ces sentiments de dignité que donne la naissance ou la conscience de la valeur personnelle.

La vénalité, partant d'en haut, pénètre nécessairement tous les rangs de l'administration, où l'inférieur, obligé d'acheter la faveur de son supérieur, vend à son tour la sienne à ceux auxquels il commande. Quand on voit le Pacha de Damas, par exemple, se faire accapareur de grains et trafiquer de toutes les investitures, depuis celle de l'Émir jusqu'à celle du Cheik-el-beled, faut-il s'étonner que le petit employé se fasse faire des présents par ses administrés, et retienne sur les deniers publics le traitement qui n'est pas arrivé jusqu'à lui ?

Comment aussi pourrait-il s'intéresser au bien-être de populations dont il ne connaît ni la langue ni les mœurs, au milieu desquelles on l'a envoyé aujourd'hui, pour l'en retirer demain, et auxquelles, pour ne pas se ruiner, il est obligé

de demander plus d'argent qu'elles ne peuvent lui en donner?

Enfin chacun sait comment, en prenant les dehors d'un gouvernement régulier, les Turcs n'ont pas su emprunter à l'Europe un système financier capable d'assurer le crédit et de ménager les ressources du pays. Les impôts sont levés d'une manière arbitraire, qui les rend à la fois vexatoires et stériles. Et pour suppléer à leur insuffisance, on a eu recours à ces remèdes de charlatan, comme les emprunts usuraires et l'altération du cours des monnaies, qui empoisonnent un état malade en lui procurant un instant de soulagement. La perception des impôts est de toutes les fonctions complexes d'une administration la seule dont se préoccupe l'autorité turque, et c'est par cela même qu'elle en augmente les difficultés. En effet, les villages abandonnés par elle pendant presque toute l'année et obligés de s'armer pour se défendre eux-mêmes, toutes les fois qu'ils se sentent assez forts pour le faire, repoussent l'Aga turc venu pour lever les contributions chez eux, comme ils ont déjà re-

poussé les autres brigands venus pour les piller. C'est ainsi qu'aux portes même de Damas, les Druses qui habitent les vallées de l'Anti-Liban se sont entièrement affranchis de l'autorité fiscale du gouvernement ottoman. Celui-ci cherche alors à remédier de deux manières au déficit de ses revenus ; il fait d'abord payer les faibles pour les forts ; de là de lourdes exactions ; les villages de la plaine exposés sans défense à l'invasion des des Bachi-Bozouks, sont épuisés et pillés, au moment même où ils avaient le plus besoin de protection et de ménagement. Ensuite, pour obtenir quelque argent des sujets puissants auxquels elle n'a pu en arracher de vive force, l'autorité turque jette par ses intrigues la division parmi eux, et attend patiemment qu'ils viennent, soumis en apparence, acheter son appui contre leurs ennemis particuliers. De là ces rivalités qui épuisent de plus en plus la Syrie.

Mais ces moyens violents ne suffisent pas ; le gouvernement turc a beau ne rien faire pour la Syrie en échange de ce qu'il lui prend ; elle lui coûte plus qu'elle ne lui rapporte, et les caisses

publiques, indignement administrées, sont toujours à court d'argent. Dans cette extrémité le Pacha emprunte à un Juif; puis, le terme arrivant, emprunte à un second pour rembourser le premier, et ainsi de suite. Ceux-ci, sachant son besoin, l'exploitent et lui prêtent à courte échéance et à un taux de un ou deux pour cent par mois. Un pareil placement, offert par le gouvernement à tous ceux que nous appellerions les capitalistes, élève naturellement la valeur de l'argent dans toutes les transactions commerciales, et le taux ordinaire se trouve porté à quinze ou vingt pour cent, tandis que les changes sur les places d'Europe, exigeant environ six semaines, se font à deux pour cent. L'industrie, le commerce intérieur et les relations avec l'Europe en sont également paralysés.

L'altération du cours des monnaies est un procédé plus expéditif et plus général pour augmenter subitement les revenus de l'État, en dépréciant la valeur nominale des espèces d'or. L'impôt étant réglé en piastres et perçu surtout en or, un firman, au moment de sa rentrée, di-

minue du huitième ou du dixième le nombre de piastres contenues dans la livre turque (pièce d'or valant environ 22f. 50c.) ; et toutes les autres monnaies d'or, qui forment la plus grande partie du numéraire du pays, tombent naturellement avec elle. Hier la livre sterling et la pièce de 20f. valaient 119 et 98 piastres ; aujourd'hui leur cours est à 106 et 85. Chaque Pacha, et même chaque Caïmacam, met le firman à exécution dans son district au moment qu'il juge le plus propice pour cette opération, c'est-à-dire où elle jettera le plus de trouble sur le marché ; c'est ainsi qu'on le publiait il y a un mois à Jérusalem, tandis que rien ne l'annonçait encore dans les petites villes de la Palestine, c'est ainsi que nous venons enfin de le voir proclamer hier ici à Damas. Le gouvernement, prenant en paiement de l'impôt, les espèces d'or à ces valeurs réduites, et les dépensant lorsqu'elles sont revenues à leur taux ordinaire, réalise un bénéfice momentané ; mais ce bénéfice n'est-il pas plus qu'annulé par le tort qu'une pareille perturbation fait à toutes les sources des revenus de l'État ? D'ailleurs il

faut une stagnation complète des affaires pour que l'or maintienne son cours quand tout le monde attend le décret ; et la mesure ne pouvant réussir que si le changement du rapport des valeurs métalliques se fait ainsi brusquement, son succès même est la preuve la plus convaincante de la ruine de la Syrie.

Ainsi toute sécurité a été détruite par l'impuissance des Turcs à maintenir leur autorité, par leur administration corrompue et par leurs exactions arbitraires. Tout crédit a été renversé par ces opérations financières qui, dangereuses partout, sont fatales dans ces contrées, où l'on est aussi avide de jouir du présent qu'insouciant de l'avenir. Sous un pareil gouvernement, l'agriculture d'une part, le commerce et l'industrie de l'autre, atteints depuis longtemps par la décadence universelle de l'Orient, ne peuvent se dégager des entraves qu'elle oppose à leurs progrès, et la ruine de la Syrie, n'étant plus combattue par aucun remède, se consomme rapidement.

L'agriculture d'abord rencontre dans l'état même de la société orientale toutes sortes d'ob-

stacles à son développement. Instruit par des siècles d'oppression, le laboureur ne cultive que juste le nécessaire, de peur de se voir enlever le surplus par un plus fort que lui. L'esprit de tradition ne sert qu'à perpétuer chez les populations une routine ennemie de toute entreprise nouvelle, tandis qu'il ne peut donner aucune durée à celles de ces entreprises que, de loin en loin, l'énergie d'un homme a fait réussir. Il en est pour elles comme pour les essais de conquête et d'organisation politiques qui périssent presque toujours ici avec leur auteur; et toutes les tentatives intelligentes qui, à des époques diverses, ont donnée une prospérité passagère tantôt à un point de la Syrie, tantôt à un autre, n'ont pas laissé plus de traces que toutes les dominations éphémères dont son histoire seule a gardé le souvenir. Enfin, le principe musulman, qui fait du Sultan le seul propriétaire de son empire, et de ses sujets de simples possesseurs usufruitiers de la terre, est encore l'occasion d'une foule d'autres vexations. Ici le territoire entier du village est remis en commun tous les ans, et

repartagé par le cheik entre tous les cultivateurs qui se présentent; là la terre est soumise à des servitudes féodales, si onéreuses que le paysan s'enfuit pour ne pas être obligé de la cultiver.

Cependant, par suite des besoins mêmes de la population et des rapports croissants avec l'Europe, l'agriculture se développerait en dépit de tous ces obstacles, si le gouvernement lui assurait seulement quelque sécurité. Mais, je l'ai déjà dit, il est trop faible pour cela. La Syrie, de fait, ne lui appartient pas, et à peine a-t-il levé l'impôt, qu'Akiel-Aga ou l'émir Harfouche viennent rançonner les villages, permettant au Bédouin vagabond et au brigand solitaire d'errer sur leurs traces dans la campagne pour piller le laboureur et ravager sa moisson. Celui-ci finit par ne plus semer ce qu'il sait ne devoir jamais récolter, et les plus riches plaines du monde, couvertes d'herbes sauvages, servent de pâturage aux chevaux d'un chef arabe. La vie sédentaire et laborieuse devenue impossible, les villages sont désertés et la Syrie est envahie par des tribus nomades, ennemies de toute loi, dont la brutale

domination est le dernier mot de la décadence de l'Orient.

Il en est de même pour le commerce et l'industrie de la Syrie. S'étant conformés aux mœurs de la société musulmane, ils souffrent comme elle des relations avec l'Europe, qui leur fait concurrence. Mais c'est l'absence de sécurité et de crédit qui aggrave leur situation et qui les empêche d'entrer dans des voies nouvelles capables de les sauver de la ruine.

Dans cette ville de Damas, où ils prospéraient autrefois, l'on aperçoit facilement combien leurs procédés diffèrent de ceux de l'Occident. Il semble qu'ils ne s'appuient ni sur le capital, ni sur la concurrence, ces puissants régulateurs de la production et de toutes transactions. Quant à l'industrie, elle n'a pas besoin ici d'être entretenue par les fonds roulants qu'exigent dans les pays plus civilisés la multiplicité des échanges et la division du travail ; elle est fondée sur la production individuelle, lente et isolée. Je faisais cette réflexion en traversant les villages des environs de Damas, où l'on aperçoit dans chaque

maison un homme occupé à tisser une de ces étoffes de soie si célèbres parmi les produits de l'Orient. Quelquefois je me suis arrêté pour le regarder; la trame est tendue sur un vieux métier que les paysans se transmettent de père en fils avec la maison. On a suspendu dans un coin des écheveaux de soie, produit de la récolte de l'année, car le village est entouré de mûriers et élève lui-même tous les vers-à-soie dont il file ensuite les cocons. Ailleurs l'on a entassé la soie déjà teinte, teinte aussi dans le village, d'après les procédés aussi simples qu'anciens, dont la tradition remonte, sans doute, jusqu'aux temps des Phéniciens. Ainsi, la soie, depuis les premiers éléments de sa production jusqu'au moment où on l'envoie tissée au bazar de Damas, passe par tous les degrés de fabrication sans presque sortir des mains du même paysan; il y emploie plusieurs années, peut-être, mais aussi n'a-t-il été obligé de faire aucune de ces dépenses qui, en exigeant un intérêt immediat de l'argent, obligent à fabriquer rapidement et à vendre de même. Il n'a engagé qu'un seul ca-

pital, le temps, qu'il prodigue sans regret. Il en est de même pour toutes les autres industries ; elles ignorent l'appui du crédit et du capital. De là l'incertitude dans toutes les valeurs.

Cette incertitude règne aussi dans le commerce. N'est-ce pas le résultat de l'absence de concurrence ? Dans les *Mille et une Nuits*, peinture encore si vraie des mœurs de l'Orient, nous voyons un marchand, après avoir placé tout son avoir dans les denrées que portent ses chameaux, voyager plusieurs années pour faire une seule vente qui assure sa fortune. C'est ainsi que dans le khan d'Assad Pacha, j'ai trouvé des négociants fumant tranquillement leur pipe sur les marchandises apportées de Bagdad, il y a près d'un an ; sachant que bien du temps s'écoulerait encore avant l'arrivée de la prochaine caravane, ils attendaient le moment où ils pourraient réaliser un bénéfice hors de toute proportion avec le capital engagé, plutôt que d'en tirer de suite un intérêt raisonnable. Grâce à la lenteur et à la difficulté des communications, le commerce, au lieu d'être un échange constant et régulier, établissant l'équi-

libre entre certains besoins, n'est plus qu'une affaire de hasard et d'occasion.

Une industrie et un commerce fondés sur cette absence de capital et de concurrence, et subsistant au milieu de l'incertitude de toutes les valeurs qui en résulte, convenaient à une société à demi civilisée, et leurs inconvénients ne pouvaient se faire sentir tant qu'elle vivait isolée et se suffisait à elle-même. Mais ils ne pouvaient résister au contact de l'Europe, forte de ses capitaux, stimulée par la concurrence, apportant à l'Orient toutes les denrées dont il a besoin, à meilleur marché et plus sûrement qu'il ne peut les produire chez lui-même. Aussi l'envahissent-ils de plus en plus, et, en parcourant les bazars de Damas, j'ai été frappé d'y voir partout étalées des cotonnades de Manchester, par exemple, et des soieries françaises ; si, à côté d'elles, l'on trouve bien des objets, des armes entre autres, à l'aspect oriental, l'on découvre assez ordinairement qu'ils déguisent sous cette trompeuse apparence leur origine européenne. Tantôt les Orientaux changent de goûts et prennent nos produits tels

que nous les fabriquons pour notre propre usage ; tantôt, au contraire, ils nous demandent d'imiter les objets auxquels ils sont habitués et qu'ils ne peuvent plus faire aussi bien que nous. Ainsi le goût de la mode, pénétrant jusqu'au fond du harem, s'est joint à la diminution des fortunes pour faire préférer aux riches et durables étoffes de Damas, les tissus de Lyon, plus brillants et moins chers, et par conséquent plus faciles à renouveler ; tandis que les fusils de Saint-Étienne et de Birmingham, appréciés pour la bonté de leurs canons, ou sont fabriqués sur des modèles orientaux, ou sont transformés en Syrie même à l'usage des Arabes, qui, se procurant difficilement des capsules, veulent des batteries à pierre ou même à mèche. Mais, dans l'un et l'autre cas, c'est toujours l'Europe qui approvisionne l'Orient aux dépens de l'industrie indigène; et celle-ci, battue sur son propre marché, ne fournissant presque plus rien à l'Europe en échange de ce qu'elle en reçoit, dépérit rapidement. Des quatorze cents métiers, me dit-on, qui travaillaient il y a deux ans encore à Damas, cinquante

à peine subsistent aujourd'hui. Il est facile de comprendre combien de familles dans toutes les classes ont dû souffrir d'une pareille ruine, et pour mieux dire, il n'y a pas un Damasquin qui n'en ait été atteint. Ne nous y trompons pas, les intérêts matériels sont aussi puissants en Orient qu'en Occident, et ils pourraient bien être pour beaucoup là où nous ne voyons que le fanatisme. C'est ce que nous oublions trop souvent lorsque, sans en avoir approfondi les véritables causes, nous nous étonnons de la marche des événements.

Tels sont les effets de la domination ottomane sur la Syrie. Le mal chronique qui l'affaiblissait est aggravé, sa décadence morale, politique et matérielle est consommée. Toute prospérité a disparu. Le dépérissement de l'agriculture amène la diminution de la population. La ruine du commerce et de l'industrie rend la Syrie dépendante de l'Europe ; et l'Occident, qui, après avoir été attiré vers l'Orient par l'éclat de ses richesses, avait longtemps commercé avec lui sur un pied d'égalité, se trouve aujourd'hui chargé de l'approvisionner.

Les conséquences d'un pareil état de choses pour l'avenir de la Syrie et pour nos relations avec elle sont aussi tristes que faciles à prévoir. Volney le disait dès le siècle dernier en parlant de cette contrée, on ne peut faire longtemps un commerce riche avec un pays qui se ruine. Et si rien ne vient empêcher cette ruine de s'accomplir entièrement, nous verrons peu à peu périr tous les intérêts qui nous attachent à la Syrie.

Mais peut-on croire qu'un tel avenir soit réservé à un pays si beau, si bien doué, si voisin de l'Europe, et qui n'attend que le souffle de notre civilisation pour reprendre un rôle important dans le monde ? Pour moi, je me laisserais aller aux hypothèses les plus hasardées plutôt que de m'y résigner.

Et d'ailleurs il n'en est pas besoin ; il suffirait d'assurer à la Syrie quelque sécurité, pour que l'influence européenne, agissant d'abord directement, et stimulant ensuite les Orientaux à suivre nos exemples, y fît renaître bientôt une certaine prospérité. Les efforts tentés dans ce sens, non sans succès quelquefois, malgré tant d'obstacles, le garantissent suffisamment.

En effet, si la population est ruinée, le pays est riche encore en trésors. Les Européens, habitués à compter sur ses produits, doivent naturellement songer à se les procurer eux-mêmes, du moment que l'indigène ne peut plus les leur fournir, et leurs capitaux, consacrés d'abord au négoce, se porteront, s'ils n'en sont empêchés, vers l'exploitation même de cette fertile contrée ; ils s'appliqueront, ce qu'ils n'ont pu faire encore, à des entreprises industrielles et agricoles. Mais ce qui importe avant tout c'est d'ouvrir à nos produits des voies de communication nouvelles et plus sûres. Il y a là un intérêt vital pour la Syrie en particulier, et, j'ose le dire, pour l'Orient en général. Les débouchés pourront seuls donner à la richesse les moyens de se répandre, stimuler l'industrie et rendre à la terre la valeur qu'elle n'a plus, ramener, en un mot, la vie dans un membre paralysé. L'industrie privée, avec ce tact intéressé qui la guide, l'a bien senti, et des difficultés de tout genre n'ont pu l'empêcher de recourir au principe fécond de l'association pour commencer quelques-uns de

ces grands et utiles ouvrages. Elle a déjà entrepris de relier Damas à Beyrouth ; les deux chaînes du Liban ne permettaient pas d'établir un chemin de fer, mais les travaux de la route qui traverse ces montagnes avancent rapidement, et le pays attend avec impatience les résultats avantageux qu'elle lui assure. Il faut que nos rivaux, trop disposés d'ordinaire à contrecarrer tout ce que nous faisons, soient plus que persuadés de l'utilité de cette route, car bien qu'elle soit entre des mains françaises, je n'ai pas entendu une seule fois ici exprimer une opinion qui lui fût contraire. La Syrie est un pays si favorisé par la nature, qu'il a fallu toute l'hostilité des populations, toute la mauvaise foi du gouvernement, et l'absence complète de sécurité et de crédit, pour empêcher jusqu'ici les Européens de venir l'exploiter eux-mêmes. L'exemple de l'Égypte, où le nombre des grandes entreprises industrielles et agricoles, surtout des sucreries, possédées ou dirigées par des Européens, augmente rapidement, et où la prospérité s'accroît dans la même proportion, nous prouve quelle importance de pa-

pareilles entreprises pourraient prendre dans les autres parties de l'Orient, si elles y trouvaient les mêmes garanties que sur les rives du Nil. En Syrie même quelques pas ont déjà été faits dans cette voie ; les grands intérêts de l'industrie de la soie en France ont su triompher de tous les obstacles, et l'on m'assure que les filatures françaises du Liban, qui travaillent pour l'Europe, absorbent la plus grande partie de la récolte de la montagne.

Cette influence des entreprises européennes, qui peut rendre quelque prospérité à la Syrie, lui serait d'autant plus salutaire que leur importance commerciale leur assure en même temps un rôle politique. C'est une conséquence naturelle de l'état du pays. Dans une contrée où chacun pourvoit lui-même à sa sûreté, toutes les fois que les Européens s'engagent dans une affaire importante, ils doivent s'occuper de la protéger eux-mêmes ; ils ont à la défendre d'abord des dangers que le gouvernement ne peut pas prévenir, puis de toutes les vexations que ce même gouvernement voudrait lui infliger. Le respect qu'ils

inspirent en Orient, et les grandes immunités que les traités et l'usage leur accordent, leur donnent les moyens de l'affranchir presque entièrement de l'autorité locale. Si c'est une route, par exemple, il faut y établir des postes pour en garantir la sécurité et en assurer le revenu; ces postes obéissent à une autorité européenne, et par ce seul fait cette route devient une sorte de terrain neutre. Il faut étendre cette protection aux sources de revenu qui la font vivre; et le rôle politique se joignant à l'influence de l'argent, assure dans l'avenir une grande puissance à toutes les entreprises industrielles ou agricoles tentées sérieusement en Orient par des Européens.

Mais les capitaux européens ne feront là, j'aime à le croire, qu'ouvrir la voie aux Orientaux. Je l'espère, car autant l'Europe peut et doit même dans son propre intérêt, diriger et soutenir l'Orient, autant il me semble dangereux pour elle de vouloir se substituer à lui et tout faire à sa place. C'est une tâche où elle pourrait bien s'épuiser; les exemples dans l'histoire abondent pour le prouver. Le génie commercial ne manque

pas d'ailleurs aux Orientaux ; il y a surtout parmi eux des races actives, industrieuses et inquiètes, que leur jalousie contre nous, à défaut d'autres motifs, suffirait pour stimuler dans cette voie ; et ils sont individuellement assez habiles pour nous imiter et lutter avec nous, s'ils étaient affranchis des entraves que le mauvais gouvernement du pays leur impose. Déjà s'ils ne peuvent se lancer seuls dans de grandes entreprises, ils savent en apprécier l'utilité, et s'associer à celles qui sont tentées par des Européens. Ils profitent de la sorte de notre expérience, de notre richesse, et surtout de l'inviolabilité qui nous entoure, car tout ce qu'ils placent dans une affaire européenne est soustrait à la convoitise du Pacha. C'est ainsi que les négociants indigènes de Damas ont souscrit la moitié des actions de la route de Beyrouth, aussitôt que cette affaire a été organisée par des Français. Heureux présage pour l'avenir de l'Orient! Ne peut-on pas voir là les premiers pas d'une révolution, lente il est vrai, mais d'autant plus sûre qu'elle est plus lente, qu'elle est fondée sur des besoins réels et durables, et qu'elle con-

solide quelques-uns des éléments qui serviront de bases à un nouvel état social? Moins encore en Orient que partout ailleurs, je ne crois au succès des régénérations factices ou à la stabilité des changements violents. C'est en rendant d'abord la sécurité, puis la prospérité à la Syrie, qu'on préparera aux questions difficiles qui s'y rattachent des solutions possibles.

Ce sont, sans doute, les nationalités chrétiennes qui en profiteront le plus, car, au milieu de la décadence générale qui nous entoure, c'est chez elles, je crois, que nous devons chercher l'avenir de la Syrie. Mais je m'arrête, car je ne les connais pas encore. A Damas j'ai pu apprécier la domination turque; je ne saurais juger les Chrétiens avant d'avoir vu le Liban. . . . .

LE LIBAN.

LE LIBAN.

Beyrouth, Juin 1860. . . . . En arrivant à Tripoli nous apprenons que la guerre et les massacres ensanglantent toute la Syrie. Tandis que nous poussions notre voyage dans le désert de Palmyre, et que nous n'entendions plus parler que de l'antique querelle des Bédouins de l'Euphrate et de l'Oronte, le feu de la guerre civile éclatait de toutes parts. A travers toutes les nouvelles vagues et contradictoires qui circulent dans un pays privé des moyens réguliers de publicité, nous pouvons cependant apercevoir déjà la gravité de la crise. Raison de plus pour nous

de persister dans notre premier projet de gagner Beyrouth par terre, en traversant au moins une partie des montagnes habitées par les Maronites. Quelque stérile, malheureusement, que soit la sympathie de simples voyageurs comme nous, nous aimons cependant à pouvoir leur témoigner l'intérêt qu'ils inspirent à tous les Français, et à voir de près les efforts de ce vaillant petit peuple pour conserver sa nationalité au milieu de l'ébranlement d'un vaste empire. La France trouve chez lui des traditions, un dévoûment et une communauté de religion, qui lui donnent là de plus grands droits et lui imposent de plus grands devoirs que dans le reste de la Syrie : c'est au Liban que l'attachent ses principaux intérêts matériels ; c'est là aussi que son influence morale prédomine. Ses habitants, leur caractère et le degré de leur civilisation, leur organisation religieuse, civile et politique, leurs rapports avec les diverses populations qui les entourent, ne sauraient donc être indifférents à la France ; car elle y trouve la cause des événements qui ont déjà si souvent attiré son attention de ce côté, et les moyens

d'exercer une action réelle et utile sur ceux qui s'y préparent encore.

La richesse du Liban et sa nombreuse population contrastent avec les plaines désolées de l'Oronte, dans lesquelles nous venions de voyager durant de longues et monotones journées. A la tristesse qu'inspire toujours le spectacle de l'incurie de l'homme, succède un sentiment d'admiration pour les populations industrieuses dont la persévérance a su triompher de tant d'obstacles. A peine avons-nous mis le pied sur le territoire des Maronites que tout semble changé. Ce qui attire notre intérêt ce n'est pas seulement leur prospérité et leur indépendance si précieusement conservées, ce ne sont pas seulement les liens particuliers qui les attachent à la France, leur caractère même est bien différent de celui de tous leurs voisins, et plaît dès l'abord.

On les reconnaît à cette gaîté, à cet entrain, à cet amour du bruit que le Musulman ignore et méprise. Toutes leurs sympathies sont pour l'Européen, pour le Français surtout, auquel ils aiment à prouver que nulle part les antiques tra-

ditions de l'hospitalité orientale ne se sont aussi bien conservées que dans le Liban. Dans tous les villages que nous traversons depuis notre sortie de Tripoli, la population entière se joint à notre escorte; les prêtres, coiffés d'une espèce de tiare ronde, sortent pêle-mêle avec les hommes armés de fusils; les enfants accourent en criant; les femmes, vêtues de longues robes blanches, et la tête couverte d'immenses turbans, montent sur les terrasses des maisons et nous saluent d'un gloussement qui est classique dans tout l'Orient. Ici une vieille brûle de l'encens sur un plateau qu'elle avance sous le nez de mon cheval; là un homme court devant nous en nous inondant les pieds de café; un autre égorge en travers du chemin un malheureux chevreau, comme aux temps du paganisme; d'autres encore à Éden, armés de yatagans et de boucliers, nous précèdent en se livrant à une pantomime militaire; nous entrons à Bicherri au bruit de la fusillade de toute notre escorte et d'un concert infernal d'instruments inconnus, tandis que deux longues files de prêtres marchent devant nous,

portant des cierges et chantant des litanies syriaques. On nous mène à la demeure du cheik de l'endroit, souvent aussi modeste que celles du dernier paysan, quelquefois, au contraire, véritable manoir féodal. Partout d'ailleurs, nous trouvons le même accueil. A peine entrés, on nous asperge d'eau de rose et d'essences, on nous fait asseoir sur une pile de coussins, on nous couvre la tête d'un voile, et dans cette singulière position il nous faut recevoir des encensements sans quitter notre sérieux ; viennent enfin limonades, liqueurs, confitures, café, présentés à genoux: toutes cérémonies indispensables pour " honorer," selon l'expression du pays, les hôtes que l'on reçoit.

Malheureusement l'on reconnaîtra bientôt les défauts du caractère maronite, au milieu des qualités qui le rendent aimable. En voyant dans chaque village des centaines de jeunes gens accourir au devant de nous et décharger leurs fusils en l'air, je ne pouvais oublier qu'au même moment une guerre cruelle menaçait leur pays, et qu'au lieu de s'amuser à de vaines démonstrations, car

aucun d'eux n'était retenu par les travaux des champs, ils auraient bien mieux fait d'aller employer leur ardeur et brûler leur poudre sous les murs de Zahlé ou de Deir-el-Kamar. Imprévoyants et légers, ils ignorent les devoirs que dans une nation chacun doit s'imposer pour assurer le bien de tous. Trop souvent aussi, sous les formes si variées de leur enthousiasme se retrouve la même pensée, l'espoir du " bakchich," cette plaie de tout l'Orient.

Si, ne s'attachant pas à de simples apparences, l'on veut approfondir leur caractère, on y retrouvera de même, malgré sa physionomie particulière, quelques-uns de ces traits qui semblent imposés par le ciel même de l'Orient à toutes les races, si diverses d'ailleurs, qui sont venues s'établir dans ces contrées. Moins fanatiques que les Musulmans, moins pillards que les Bédouins, moins habiles à s'associer que les Druses sortis à ce que l'on croit de l'Inde, moins rusés que les Métoualis d'origine persane, les Maronites ont certaines qualités et certains défauts, communs à toutes ces races ; la même facilité pour apprendre,

la même ignorance confiante, la même ardeur pour le gain. Tels sont déjà leurs enfants, ces miroirs fidèles dans lesquels on peut lire les plus secrètes pensées d'un peuple. Les colléges européens, celui d'Antoura par exemple, les reçoivent en grand nombre tous les ans. Ils sortent de toutes les classes de la société, et la rapidité de leurs progrès prouve combien cette race est heureusement douée ; mais ils se lassent vite de ces débuts brillants, et à peine savent-ils quelques mots de français qu'ils croient posséder déjà tout l'ensemble de nos connaissances et n'avoir plus rien à apprendre.* En effet l'on cherche trop rarement ici dans l'instruction cette éducation morale qui seule cependant peut élever le niveau de la civilisation en pénétrant la société. Parents et

* Il ne faut pas regarder les langues européennes comme une étude de luxe, parce qu'on est dans un pays arabe ; c'est au contraire la plus lucrative. Elle donne accès aux places de drogmans des consulats, des Pachas, des divans, de secrétaires des maisons de commerce, des gens importants du pays, etc. ; c'est en un mot un gagne-pain certain dans un pays qui est encore plongé dans une confusion de langues aussi grande qu'au lendemain de la Tour de Babel.

enfants, je ne parle naturellement que des classes aisées, n'apprécient chaque branche d'études, n'estiment chaque connaissance que d'après le nombre exact de piastres qu'elle pourra leur rapporter.

Mais pour bien juger les Maronites, pour prévoir ce qu'ils pourront devenir et le rôle qu'ils pourront jouer en Orient, il faut examiner leurs traditions et leurs institutions, parce que c'est à elles qu'ils doivent d'avoir conservé leur indépendance, et de n'être pas tombés dans une décadence complète, et que c'est seulement par elles aussi qu'ils pourront entrer dans la voie du progrès. C'est justement parce que ces institutions n'opposent pas, comme l'Islamisme, un obstacle invincible à toute amélioration, et parce qu'elles peuvent et doivent se perfectionner, qu'il faut les juger sans partialité.

L'Église est, comme chez tous les Chrétiens d'Orient, l'élément le plus puissant et le plus solide de cette société. La liberté et l'indépendance dont elle jouit dans sa hiérarchie, sa discipline et son rite, ont de quoi faire envie à ceux qui dé-

testent l'excès de la centralisation, aussi bien dans le domaine religieux que dans celui de la politique. Les évêques sont, comme autrefois, élus par le peuple, qui présente trois candidats au choix du Patriarche. Celui-ci à son tour est nommé par le concile national, et l'investiture ne lui a jamais, je crois, été refusée par le Pape ; il gouverne son église souverainement, sans concours étranger, et le délégat latin qui représente dans le Liban la cour de Rome, ne peut intervenir directement dans les affaires intérieures de l'église maronite. Ces grandes immunités, la différence de rites, le mariage pratiqué dans tout le clergé inférieur, en la constituant d'une manière toute différente des églises d'Occident, n'affaiblissent pas cependant le lien qui l'attache à la catholicité ; au contraire, on peut dire qu'elles le resserrent, en le rendant plus léger. La sympathie des Maronites pour les Européens se retrouve dans leur clergé, qui a avec la cour de Rome et avec la France des rapports bien plus nombreux et plus intimes que les autres rites Orientaux. Cette forte organisation s'appuie d'une part sur les richesses territoriales

des couvents qui donnent au haut clergé une grande influence matérielle dans le pays, et d'autre part sur l'attachement du peuple à sa foi et à ses traditions religieuses, qui représentent pour lui sa nationalité, son indépendance et sa prospérité. Aussi quoique, heureusement pour ces dignitaires de l'église, ils ne possèdent pas l'autorité civile et politique dont jouissent par exemple les évêques grecs dans la Turquie d'Europe, leur influence morale est d'un grand poids dans toutes les affaires qui se traitent au Liban.

Malgré bien des vicissitudes, l'église maronite, telle que nous la voyons aujourd'hui, est donc toujours l'une des héritières de ces antiques églises d'Orient, jadis si florissantes et si policées, qui rivalisèrent longtemps avec l'Occident dans les lettres et les sciences, et qui, séparées par les mœurs et les usages, étaient encore unies de foi avec lui. Elle s'est conservée, comme tout se conserve ici ; les apparences sont à peine changées, et lorsque nous avons été visiter le Patriarche dans sa résidence de Békirké, je me suis cru en un moment transporté de bien des siècles

en arrière. Cette assemblée de dignitaires aux longues robes bleues, violettes ou cramoisies, coiffés de vastes turbans en forme de couronnes, ces graves figures toutes encadrées dans de longues barbes blanches ou grises, cette population aux vêtements orientaux, témoignant par ses gestes et son attitude tout son respect pour ses chefs spirituels, ce monastère silencieux et ses longues galeries, où le Patriarche et sa cour vivent en moines, véritables emblèmes de l'immobilité de l'Orient, tout enfin contribuait à réveiller chez nous ces souvenirs.

Bien courte illusion. Nous sommes loin du temps où l'on voyait briller parmi ces vénérables prélats un saint Cyrille ou un saint Jean-Chrysostôme. La science a été oubliée, la charité et le zèle religieux se sont refroidis ; en un mot, pour être restée fidèle à ses traditions, l'église maronite n'en a pas moins été atteinte de cette décadence qui paralyse aujourd'hui en Orient tout ce qu'elle n'a pas déjà étouffé.

Aussi faut-il reconnaître que le clergé maronite commence à perdre une partie de son influ-

ence sur la population. Et pourrait-on s'en étonner lorsqu'on voit combien il fait peu pour elle, combien il oublie le rôle civilisateur qu'il devrait jouer auprès d'elle, lorsqu'il n'ouvre pas une seule école pour répandre parmi elle quelque instruction, et que de la part d'un curé c'est donner une preuve de zèle peu ordinaire que de répéter aux enfants le dimanche quelques lignes d'un catéchisme abrégé et traduit du français en arabe ?

On pourrait attribuer principalement cette décadence à la séparation du clergé en deux classes, à l'ignorance commune de ces deux classes, aux richesses inutiles de l'une, et enfin à la pauvreté de l'autre. Les moines, qui seuls remplissent les rangs du clergé supérieur, et les prêtres séculiers, sont séparés par un abîme, les uns étant célibataires, les autres mariés. Chez les Grecs orthodoxes de Syrie, les moines, tous originaires des pays de langue grecque, forment une aristocratie d'autant plus oppressive pour le clergé inférieur et indigène qu'elle lui est absolument étrangère ; il n'en est pas de même dans le

Liban, où ils se recrutent dans tous les rangs de la société; aussi n'ont-ils aucun orgueil de caste, et l'on cite le Patriarche lui-même comme n'appartenant pas à une famille noble. Mais la loi du célibat suffit pour rendre cette séparation irrévocable. Le clergé séculier, ne pouvant avoir d'ambition, accomplit avec moins de zèle ses difficiles devoirs; et les évêques, sortis des couvents, n'ayant jamais eu de rapports avec le peuple, ne le connaissent pas, ne savent pas ses besoins, et le gouvernent mal. L'ignorance est un mal trop répandu en Orient pour ne pas le retrouver ici dans toutes les classes du clergé; bien rarement, je le crains, voit-on des moines se préparer par l'étude, qui est cependant un complément indispensable de la vie contemplative, à la carrière de l'épiscopat qu'ils ambitionnent. Une bibliothèque est chose rare dans un couvent oriental; et lorsqu'à Békirké je voulus voir celle du Patriarche, on mit tant d'adresse à me détourner de ce dessein, que je finis par douter beaucoup de son existence. Pour l'éducation de son clergé séculier, l'église maronite n'a que quatre sémi-

naires, de quinze à vingt jeunes gens chacun, au plus. Il est facile de calculer combien il doit s'en trouver peu, sur le nombre considérable de ses prêtres, qui aient passé par ces écoles ; la plupart, ou, pour mieux dire, la presque totalité, sont des gens mariés, fort respectables sans doute, mais dont l'instruction n'est pas supérieure à celle des autres paysans de leur village, et qui, laboureurs la veille, ont passé un matin, sans préparation, de la charrue à l'autel. Les travaux manuels, les soins de leur famille, joints à ceux de leur ministère, ne leur permettent pas de se livrer à l'étude, après qu'ils ont été ordonnés : rien, par conséquent, ne les élève matériellement ou moralement au-dessus du peuple qu'ils devraient diriger. Les couvents, trop nombreux, absorbent tous les biens de l'église. Ces biens sont considérables, pour un pays où il n'y a pas de grandes fortunes, et, mieux appliqués, ils suffiraient largement à soutenir le culte, l'instruction des fidèles, et la partie active du clergé. Dans l'état de choses actuel, la pauvreté de celui-ci, et l'aisance relative des moines, rend la profession de ces derniers

beaucoup plus désirable aux yeux de tous, et fait que tous ceux qui en ont les moyens embrassent la vie monastique, plutôt que de se dévouer au service religieux du peuple. Les évêques eux-mêmes, tirant peu de chose de leurs diocèses, préfèrent vivre dans les couvents, dont les revenus fournissent à leurs dépenses. La pauvreté du clergé inférieur s'ajoute encore à son ignorance pour diminuer son influence et sa considération. L'on voit des prêtres de village labourer leurs champs, filer leurs cocons, et même, dit-on, se faire muletiers, continuer, en un mot, leur ancienne profession pour gagner leur vie. Si le travail est d'un salutaire exemple, en vérité cependant il y a là un abus, et la dignité du sacerdoce en souffre. Cette pauvreté a pour cause le trop grand nombre des prêtres et leur mariage. La surabondance de prêtres, de fonctionnaires, de représentants de l'autorité a toujours plu aux Orientaux ; mais une cause plus particulière contribue encore ici à augmenter le nombre des prêtres: en entrant dans les ordres, le paysan se trouve protégé par son caractère sacré contre les violences et les exac-

tions des Cheiks ; il est désormais admis dans une puissante association dont tous les membres se soutiennent et dont les chefs sont maîtres du pays. De là ces quatre-vingt-deux couvents maronites qui couronnent les pics du Liban, de là cette proportion d'un prêtre pour cent-cinquante ou deux cents âmes. Le casuel étant la seule ressource du clergé séculier, se trouve réparti entre un trop grand nombre d'individus pour pouvoir leur suffire à tous. Tous ces prêtres étant mariés, ce n'est plus, comme ailleurs, eux seuls qu'il faut nourrir, vêtir, loger, soutenir enfin, il faut encore que leur famille partage cette modique existence.

Ainsi, tandis que le haut clergé se laisse absorber par des rivalités, des jalousies et des manœuvres politiques, le prêtre séculier, condamné au même travail que ses ouailles, est obligé de négliger les devoirs du ministère pour gagner son pain à la sueur de son front. Le peuple est ainsi privé des lumières qui devraient l'éclairer et le former.

Et cependant, tous ceux qui le connaissent en

sont convaincus, ce n'est que par ce même clergé qu'il pourra être éclairé et formé. Nos missionnaires font beaucoup en Orient, mais ils ne pourront changer l'esprit et élever le niveau moral de la nation, tant que celle-ci trouvera son propre clergé au même rang qu'elle-même. Ils ont dû se contenter jusqu'ici de remplir un autre rôle, bien important d'ailleurs et digne de tous leurs efforts. Leur caractère, leurs vertus, leurs talents leur donnent une grande autorité dans le Liban, et les rendent arbitres ou conseillers dans bien des affaires; ils l'emploient à populariser le nom de la France, à introduire nos idées dans un certain nombre de familles; ils représentent l'influence française sous sa forme la plus salutaire. Je n'oublierai jamais ce repas si gai que nous avons fait avec toute la communauté d'Antoura, maîtres et élèves, qui a si bien terminé notre voyage de Syrie; au milieu de tous ces collégiens, qui avaient pris du gamin de Paris jusqu'à son naturel bruyant et son air frondeur, je retrouvais une véritable colonie française, et je ne pouvais me croire si loin de mon

pays. Mais quelque action que nos missionnaires aient sur les populations chrétiennes de l'Orient, ils ne feront réellement leur éducation que le jour où ils pourront commencer par celle du clergé indigène. Pour que celui-ci sorte de son ignorance et de son incurie, il faudrait qu'il pût se former dans des séminaires dirigés par des Européens. L'envoi de quelques jeunes gens en Europe ne suffit pas; et malheureusement des préventions et des préjugés bien puissants ont toujours fait, sinon échouer, du moins fort mal réussir, toutes les tentatives que l'on a faites dans ce sens.

La propriété, base de l'organisation civile et politique du Liban, n'est pas moins importante pour son avenir que sa constitution religieuse. Elle est heureusement fondée sur un autre principe que dans tout le reste de l'empire ottoman. Tandis que partout ailleurs le Sultan est regardé comme seul propriétaire légitime du sol, les habitants n'en étant que les tenanciers, et que cette fiction se transforme souvent en de très-réelles vexations; ici, au contraire, les capitulations de

Selim garantissent à chacun la libre et absolue possession de sa terre. Cela, joint à la sécurité et à l'indépendance relative dont a joui le Liban, a permis à la propriété de s'asseoir plus solidement que dans le reste de la Syrie. On retrouve dans le Liban féodal de 1860 les mêmes classes qui divisaient la France avant 1789; la plus grande partie de la terre est entre les mains d'abord des couvents, puis des cheiks; le reste appartient aux paysans.

Dans le Kesrouan, partie généralement moins avancée sous le rapport politique, les couvents sont si nombreux que presque tout le sol leur appartient, et jusqu'à l'année dernière les cheiks possédaient tout le reste. Mais si le paysan n'était pas propriétaire, il était du moins fermier; chacun louait un coin de terre pour y cultiver à sa guise un ou deux mûriers, et élever quelques vers-à-soie; et un fermier, après avoir cultivé le même champ toute sa vie, en transmettait souvent le bail à ses enfants. De là la rareté des ouvriers à la journée.

En effet, le paysan maronite, comme le fran-

çais, a le goût de travailler pour son propre compte ; il aime mieux vivre petitement sur son propre sol que de gagner davantage en travaillant pour autrui ; c'est là un trait saillant de son caractère, et certainement un grand élément de force et de prospérité pour un pays peu avancé. De là le morcellement de la terre dans tous les héritages. Le désir d'égalité fait pousser ce morcellement encore plus loin que chez nous, car souvent, me dit-on, chaque champ tenu en propriété, ou même en ferme, est divisé en autant de parts qu'il y a d'héritiers, et c'est l'assemblage de tous ces lambeaux dispersés au milieu de la montagne qui constitue le patrimoine de chacun. Dans le nord du Liban, quoique les cheiks et les couvents possèdent encore la plus grande partie du sol, les petits propriétaires sont déjà fort nombreux ; grâce à la ruine de certaines grandes familles, obligées de vendre leurs biens, leur nombre augmente chaque jour. La nature du pays et de la culture favorisent cette division ; soutenu par des terrasses sur des pentes escarpées, le sol est naturellement coupé

en une infinité de parcelles séparées. On y cultive surtout la vigne, le mûrier et l'olivier, qui pour prospérer, ont besoin de ces soins journaliers de labour et d'irrigation qu'une famille donne facilement au coin de terre qu'elle exploite. Le mûrier entraîne l'éducation des vers-à-soie ; autrefois chacun filait ses cocons, aujourd'hui les propriétaires en vendent une grande partie aux nouvelles filatures françaises et anglaises établies près de Beyrouth. Partout où la terre est affermée, c'est par un bail de métaiage, seul mode d'exploitation possible dans un pays sans capital ni crédit, mais où les petites fortunes sont très-nombreuses.

Malheureusement le développement de cette prospérité rencontre bien des obstacles dans l'organisation financière, judiciaire et politique du Liban, qui, quoique bien supérieure à celle du reste de la Syrie, est pleine cependant d'abus et d'incertitude. Le tribut dû à la Porte par le Caïmacam chrétien est de 3,500 bourses (environ un million sept cent cinquante mille francs) ; ce n'est pas beaucoup pour un pays aussi productif, mais

la mauvaise assiette de l'impôt le rend très-vexatoire. En principe la terre est imposée à six piastres environ les 25 mètres carrés ; les arbres, selon leur grosseur, le sont d'une à deux piastres ; mais pour compléter la somme fixe du tribut et satisfaire en outre à l'avidité de tous ceux par les mains desquels elle passe, il faut avoir recours à d'autres impôts moins réguliers, et pour lesquels rien ne détermine exactement la contribution de chaque village. D'ailleurs la faible autorité du Caïmacam étant souvent méconnue, ce sont les plus puissants qui paient le moins, ou qui même souvent ne paient pas du tout. Les cheiks sont seuls chargés de lever l'impôt, et de le répartir dans les villages qui dépendent d'eux. L'Émir, lorsqu'il ose leur demander quelque chose, leur demande seulement de lui payer une somme déterminée. Sur cette somme le Cheik retient légalement huit pour cent. On comprend que d'abus et de vexations il doit se produire dans un pays où il n'y a pas de cadastre pour asseoir l'impôt, où il est réparti par un gouvernement sans autorité et levé enfin par des percepteurs tout-puissants et affranchis de tout contrôle.

Quant à l'administration de la justice, le divan du Caïmacam, composé de Chrétiens, de Musulmans et d'un Druse, est seul compétent dans toutes les affaires civiles ou criminelles assez importantes pour exiger des connaissances légales spéciales, ainsi que dans tous les appels ; les cheiks ne peuvent exercer que ce que nos pères appelaient la basse justice. Mais les plaintes portées de toutes parts contre la vénalité et l'injustice de ce Divan, et surtout cet anéantissement de toute autorité supérieure, qui, du reste de la Turquie, a passé dans le Liban, ont permis à plusieurs puissants cheiks de s'affranchir complétement de sa juridiction, et d'établir auprès d'eux de petits tribunaux, composés d'hommes de loi, et tout à fait indépendants. La nature de la loi en vigueur ajoute encore à tous les abus de la justice. C'est, comme dans le reste de l'empire ottoman, le code musulman, fondé sur le Coran, code très-applicable, sans doute, dans les sociétés qui ont pour base civile, politique et religieuse la loi de Mahomet, mais tout à fait contraire à l'esprit d'une nation encore imbue des

traditions romaines. Les interprétations variées qu'on lui donne, les différents commentateurs que l'on suit, en changent le caractère selon les pays où on l'applique, mais si souvent elles en adoucissent l'injustice, quelquefois aussi elles l'aggravent.

L'état politique du Liban est soumis aux mêmes incertitudes que son organisation financière et judiciaire. Justement méprisée, l'autorité du Caïmacam, le seigneur légitime du pays, est partout méconnue. Par conséquent, plus de contrôle au pouvoir des cheiks, plus de gouvernement pour maintenir en paix les ambitions rivales et les anciennes inimitiés. Tandis que les villages voisins se livrent à la guerre civile, comme Éden et Bicherri, qui viennent seulement de cimenter une paix douteuse après plusieurs années de longs et sanglants combats, les cheiks s'emparent de tout le pouvoir, possédant quelquefois jusqu'à quinze villages, gouvernant doucement d'ordinaire, mais quelquefois aussi faisant peser sur leurs sujets une dure oppression. En un mot, le Liban n'est plus aujourd'hui qu'un assemblage de petites principautés féodales, indépendantes les

unes des autres, ne vivant en paix entre elles que par une tolérance mutuelle; s'il y existe encore un certain ordre et une certaine sécurité, il faut l'attribuer au sentiment d'un intérêt commun, et surtout au lien religieux qui unit tous les Maronites en une seule nation, en dépit de leur anarchie politique.

Dans l'organisation intérieure du Liban maronite nous trouvons les éléments qui pourront lui servir à constituer un jour sa nationalité; mais, pour les apprécier complétement, il faut tenir compte de l'influence qu'ont eue sur l'histoire, sur le caractère de ses habitants et qu'auront encore sur leur avenir les peuples qui les avoisinent, et qui même parfois vivent mélangés avec eux. Resserrés entre tant d'ennemis, ils sont toujours entourés de dangers; mais c'est ainsi qu'ils ont connu le prix de leur indépendance et qu'ils ont appris à la défendre. Heureusement, si ces ennemis sont nombreux, ils sont aussi fort divisés entre eux. Les Métoualis, qui vivent à l'est, entre le Liban et l'Anti-Liban, mêlés à la population grecque; les Ansariés, qui occupent les mon-

tagnes de la Syrie septentrionale ; les Druses, qui partagent avec les Chrétiens l'extrémité sud du Liban ; enfin, les Musulmans des villes maritimes, comme Beyrouth et Tripoli, diffèrent tous profondément entre eux d'origine et de religion ; et les relations que les Maronites ont avec l'un de ces peuples influent rarement sur leurs rapports avec les autres.

A l'est la configuration même du Liban, qui s'élève comme une muraille abrupte au-dessus de la plaine de la Békaa, sépare trop complétement les Maronites des habitants de cette large vallée pour qu'ils puissent y compter des ennemis acharnés ou des alliés fidèles. Sur les quatorze mille âmes qui la peuplent, il y a, me dit on, environ dix mille cinq cents Grecs catholiques, et trois mille cinq cents Métoualis. Toujours en guerre entre eux—nous en avons vu la preuve sanglante à Baalbek le mois dernier—ils se mêlent peu aux luttes des autres peuples de la Syrie, mais ils en profitent pour satisfaire leur haine mutuelle. Aussi les Grecs catholiques sont-ils rarement venus au secours des Maronites, et les Métoualis, de leur

côté, sont unis par d'anciennes alliances à certains villages du Liban, où ils vont chercher asile dans les moments difficiles. En 1845, ils partagèrent avec les Chrétiens la défense de Zahlé, attaquée par les Druses; aujourd'hui, au contraire, ils semblent faire cause commune avec ces derniers, et, malgré les rochers qui les protégent, les habitants du Haut-Liban nous parlaient l'autre jour avec une sainte terreur de l'Émir Harfouche, campé, disaient-ils, avec ses cavaliers, dans les gorges de l'Adonis. Inutile de dire que nous n'avons rencontré personne dans ces défilés, qui eussent été tout au moins peu favorables à des manœuvres de cavalerie. Mais, quelle que soit leur réputation et l'habileté avec laquelle ils maintiennent la balance entre les plus forts, les Métoualis ne pourront jamais causer le moindre ombrage aux Maronites; leur courage, leur astuce et leur amour du pillage ne peuvent compenser leur petit nombre. Persécutés par les Musulmans comme hérétiques, par les Chrétiens comme Musulmans, décimés d'abord par les tremblements de terre, puis par la guerre, ils auraient

même disparu depuis longtemps, si une singulière fortune ne semblait protéger en Syrie les races les plus faibles, et ne les faisait subsister comme de véritables monuments historiques, en dépit même des circonstances.

Les Ansariés, quoique beaucoup plus nombreux que les Métoualis, sont encore plus opprimés qu'eux et moins redoutables pour les Maronites, au nord desquels ils habitent. Nous avons traversé plusieurs de leurs villages entre Homs et Tripoli; rien de plus triste et de plus misérable que l'aspect de ce pays inculte et de ses sauvages habitants. On se sent cependant touché de pitié à la vue de ces derniers héritiers des antiques possesseurs de la Syrie, poursuivis par la haine et le mépris de tous leurs successeurs, qui, bien qu'ennemis entre eux, s'accordent pour les persécuter. Comme un jour je faisais remarquer à notre drogman la caravane qui, sortie du chemin, foulait les moissons sans pitié: "Cela ne fait rien," me répondit-il, "elles appartiennent à des idolâtres." Quoiqu'au fond de leur religion et du mystère dont elle s'enveloppe, il n'y

ait que superstition et ignorance, cependant on trouverait chez eux, au milieu de tous les grossiers emprunts qu'ils ont faits aux théologies plus récentes, des traditions remontant aux premiers cultes païens de la Phénicie. N'est-il pas curieux de rencontrer des adorateurs de Baal et de Vénus si près de l'Europe, à côté du Liban, le pays le plus catholique du monde, et de cette Terre-Sainte qui fut le berceau de la civilisation chrétienne?

Mais si les Maronites ne peuvent craindre ces peuplades à demi-sauvages, les Druses de la montagne et la population musulmane des villes sont pour eux bien plus à redouter. Leur position, leur nombre et leur influence en font des voisins incommodes en temps de paix, et des ennemis redoutables durant la guerre. Les Druses dans toute l'extrémité méridionale du Liban se mêlent à la population chrétienne. Ce mélange, qui contribue aujourd'hui à rendre bien plus sanglante la guerre fatale allumée entre ces deux races, est dû en grande partie à l'amitié qui les a longtemps unies. Il n'est pas besoin de remonter jusqu'au moyen-âge, aux temps où le Druse Fa-

kreddin fonda la puissance des Émirs du Liban, il suffit de prendre l'histoire contemporaine avant 1840, pour trouver les Druses et les Maronites liés par des intérêts communs et combattant ensemble pour les protéger. Et, si quelquefois une guerre éphémère éclatait entre eux, elle ne laissait aucune trace durable, aucune haine profonde. C'est chose singulière de voir dans de pareilles circonstances ces deux petits peuples demeurer aussi différents de mœurs et de caractère. Ni l'autorité d'une même famille de princes, s'étendant sur tous les deux durant plusieurs siècles, ni leur génie également industrieux et laborieux, ni la défense de leur patrie commune contre les envahissements des Turcs, rien n'a pu effacer ces distinctions d'origine et de religion qui en Syrie constituent les nationalités en dépit des territoires. Plus militaires peut-être que les Maronites, les Druses leur sont supérieurs surtout par leur organisation. Leur singulière religion, peu éclaircie encore, malgré de savants travaux, est avant tout, dit-on, une puissante institution politique. Mais il faut voir,

je crois, la première cause de leur force et de leur union en temps de crise dans le système féodal qui règne encore parmi eux. C'est ainsi que la guerre actuelle a pu être préparée secrètement entre quelques chefs dont le moindre signal est obéi de toute la nation. Tandis que les Maronites, publiant d'avance tous leurs projets, se donnaient aux yeux des observateurs superficiels les apparences de l'aggression et laissaient à leurs ennemis le temps de déjouer leurs plans, les émirs druses réunissaient en quelques jours toutes leurs milices et, dissimulant leur but, frappaient à coup sûr. C'est grâce à ces institutions que les Druses ont su conserver leur nationalité au milieu du démembrement du Liban. Soumis nominalement les uns à un Caïmacam, les autres aux Pachas de Damas et de Saint-Jean d'Acre, ils n'obéissent de fait aujourd'hui qu'à leurs propres chefs. Mais c'est là aussi ce qui rend si difficile le gouvernement des villages et des districts mixtes où les deux populations vivent réunies, et demeurent cependant toujours étrangères l'une à l'autre par leurs tra-

ditions, leurs sympathies et leur organisation. Tant qu'elles ont été soumises à l'autorité d'un seul prince, surtout tant que la main de fer de l'Émir Béchir a pesé également sur elles, elles ont vécu en paix, et leurs véritables intérêts en ont profité. Mais, ce frein salutaire une fois enlevé, le pays, divisé tout entier en deux camps hostiles et partout en présence, devait s'enflammer à la moindre querelle. Comment cet antagonisme s'est il peu à peu développé? par quels moyens l'apaiser? Enfin, les deux nations pourront-elles jamais être sérieusement réconciliées? Voilà les questions les plus importantes aujourd'hui et celles que je regrette de n'avoir pu étudier davantage. La guerre ne m'a pas permis de visiter les districts druses et de me mettre en contact direct avec leurs habitants. Malgré les crimes affreux que ceux-ci ont commis, je les crois cependant moins rebelles que les Musulmans à l'influence européenne. Leur fanatisme excité de longue main, a pu servir un jour les desseins du gouvernement turc, mais ils sonts trop attachés à leur indépendance, trop fortement or-

ganisés, trop industrieux pour ne pas lui donner ombrage. Et si, après les avoir employés à affaiblir les Chrétiens, il se tourne contre eux, je souhaite qu'il ne réussisse pas à détruire la barrière que leurs institutions opposent encore à son despotisme.

Les villes de Beyrouth et de Tripoli, possédées par une population musulmane et occupant les débouchés de la contrée qu'ils habitent, sont pour les Maronites un danger aussi menaçant et une aussi grande cause d'affaiblissement politique que le voisinage des Druses. Les habitants du Liban ne peuvent se mettre en relations avec le reste du monde que par ces deux places, situées au bord de mer, au pied de la montagne et à l'entrée des routes qui y pénètrent. C'est là qu'ils font tous leurs échanges, leurs exportations et leurs approvisionnements ; c'est là qu'ils se trouvent en rapports avec les Européens. Relégués dans leurs vallées isolées, les Maronites seront toujours faibles et divisés tant que ces deux villes seront soumises directement à une influence qui leur est hostile. Le Liban ne sera constitué d'une ma-

nière rationnelle et par conséquent durable, que le jour où, sans blesser les intérêts généraux qui y sont engagés, on lui aura donné pour capitales politiques ses capitales commerciales.

Tels sont la situation des Maronites, leur caractère, leurs institutions religieuses, civiles et politiques, leurs rapports avec les peuples leurs voisins. C'est à cet ensemble de circonstances que l'on peut attribuer ce singulier mélange de dons heureux, de nobles qualités et de défauts dont les uns semblent appartenir à une nation vieillie et les autres, au contraire, à un peuple encore peu avancé dans la civilisation. En même temps qu'il y a là un appui pour la politique de l'Europe en Orient, il y a pour elle le devoir de travailler avec patience à l'éducation nécessairement fort lente de ces populations. A ce prix seulement elle pourra compter sur elles. Mais ce n'est pas dans leur caractère qu'il faut chercher la cause principale des maux qu'elles souffrent aujourd'hui; c'est dans le lien fatal qui les attache aux destinées de l'empire ottoman. La sénilité précoce, la faiblesse incurable qui ont at-

teint toute l'administration et le gouvernement de cet empire se sont naturellement étendues sur le Liban ; de là cette absence de toute autorité, ces incertitudes et ces abus, cette anarchie et ces petits despotismes qui l'épuisent et entravent sa prospérité.

Si les populations du Liban, à demi civilisées, animées par de violentes passions, se sont livrées à des excès terribles, aussitôt qu'une main énergique ne fût plus là pour les maintenir, où chercher la cause de ce déchaînement, sinon dans la mesure désastreuse qui replaça la Syrie sous une autorité incapable de s'y faire respecter? Le désordre intérieur, les révolutions, la guerre actuelle enfin, en étaient les conséquences inévitables.

Lorsqu'en 1840 quatre Puissances européennes, oublieuses des véritables intérêts de l'Orient, arrachèrent par la force des armes la Syrie à Méhémet-Ali, elle renversèrent un gouvernement, qui sans doute n'était pas bon, si on le comparait à ceux de l'Occident, mais qui d'une part était meilleur pour les populations, et d'autre part

offrait plus de garanties à l'Europe, que celui qu'elles prétendaient lui substituer.

Il était meilleur pour les populations syriennes, parce que, quelque lourdes que fussent les impositions, quelque tyrannique que fût la conscription, elles valaient mieux que les pillages et les massacres qui leur ont succédé. Aussi malgré leur impatience sous un joug aussi dur, les Chrétiens sentaient-ils bien qu'il était de leur intérêt de le conserver.

Il offrait plus de garanties à l'Europe, parce que sa domination s'étant établie par suite de l'impuissance des Turcs à posséder la Syrie, il avait bien plus de chances qu'eux de s'y maintenir et de s'y faire respecter. Il donnait au pays une sécurité qui devait tourner au profit de l'influence européenne.

En livrant la Syrie aux Turcs on leur imposait donc une lourde charge. S'ils avaient été également incapables de la défendre et de la reconquérir, ils pouvaient encore moins la gouverner. Pour s'y maintenir, il leur fallait absolument avoir recours aux intrigues, à la division et à la

haine sans cesse fomentées entre leurs sujets; triste politique, dont nous pouvons depuis 1840 jusqu'à ce jour suivre pas à pas les progrès, et dont nous avons en ce moment sous les yeux les sanglants résultats.

Le premier acte de cette politique fut l'exil de l'Émir Béchir, souverain redouté, mais respecté dans tout le Liban; première atteinte portée à l'indépendance des populations qui, réunies sous son sceptre, n'auraient rien eu à craindre des Turcs.

Bientôt le partage de la montagne en deux administrations séparées vint allumer entre les Druses et les Maronites une cruelle rivalité et amener l'affaiblissement de ces deux nations. En effet, en séparant d'intérêts ces races presque toujours unies jusqu'alors, on rendait bien plus faciles les intrigues qui devaient les exciter l'une contre l'autre; à côté de tous les inconvénients de la division, cette mesure d'ailleurs laissait subsister ceux de l'ancien système; les villages mixtes, cette plaie de la Syrie, existaient toujours. Chaque Caïmacam en eut un certain

nombre sous son autorité, de sorte que beaucoup de Chrétiens se trouvèrent soumis au gouverneur druse, exposés à ses exactions en tous temps, au pillage et au massacre au premier signal : source inépuisable de querelles. Enfin la nomination des Caïmacams par la Porte leur enleva toute indépendance,* le peu d'étendue de leur gouvernement tout prestige, leur incapacité personnelle toute considération.

Les conséquences d'une pareille situation ne pouvaient longtemps se faire attendre. Auparavant les hostilités qui avaient quelquefois ensanglanté le Liban, n'avaient pas empêché les Druses et les Maronites de se regarder comme liés entre eux pour la défense d'un grand intérêt commun. La guerre qui éclata alors sous l'influence des Turcs prit un tout autre caractère, et, revenant avec persistance, à des intervalles plus ou moins éloignés, rendit de plus en plus impossible toute paix sérieuse entre eux. Alors aussi l'a-

* La famille Chéhab, dont l'Émir Béchir fut le dernier souverain, et qui régnait sur le Liban depuis cent cinquante ans, tenait son pouvoir de l'élection des cheiks.

narchie commença à s'introduire chez les Maronites. Le Caïmacam perdait peu à peu toute autorité; enfin, en 1858, chassé de la montagne, méprisé de tous, il finissait par faire banqueroute à Beyrouth, où il s'était réfugié.

Le moment était venu pour les Turcs de se mêler plus directement aux affaires du Liban. Encore un pas, et ils pourraient persuader à l'Europe que leur intervention était nécessaire dans un pays qui ne savait pas se gouverner lui-même. Les Maronites avaient été isolés, on souffla chez eux la révolution.

Dans le Kesrouan le gouvernement des cheiks était plus dur que dans le reste du Liban; ils étaient, avec les couvents, seuls propriétaires de la terre. Les paysans n'étaient que métayers: ils se soulevèrent en 1859, les cheiks furent chassés, leurs biens confisqués, plusieurs même virent leurs familles massacrées. Une fois débarrassés de leurs maîtres, les paysans choisirent des chefs entre eux; même, par un étrange souvenir de nos révolutions, ils voulurent, je crois, avoir des représentants du peuple; enfin la faveur

de la multitude se porta tout entière sur un certain Tanioz, ancien procureur du couvent lazariste de Reifoun,* qui les gouverna quelque temps en maître. Mais lorsque l'heure du danger sonna, lorsqu'il ne fallut plus seulement jouir despotiquement d'un pouvoir révolutionnaire, lorsque les milices maronites eurent besoin d'un chef pour les mener à l'ennemi, l'aventurier parvenu ne se trouva plus de taille à faire face aux nécessités du moment, et dut céder le pouvoir à de plus patriotes que lui.

On a soupçonné le clergé maronite d'avoir favorisé ce mouvement. Peut-être ses chefs, sortis pour la plupart du peuple, ont-ils vu là un moyen d'abaisser la noblesse dont ils sont jaloux et de ressaisir une autorité qui commence à leur échapper. On a accusé le Caïmacam d'avoir employé le peu d'influence et d'argent qui lui restent pour exciter une révolution de laquelle il attendait sans doute le rétablissement de son pouvoir. Mais si tel était leur espoir, il a été déçu, et ni les uns ni les autres n'ont profité du

* Privé naturellement de cette position dès les premiers jours de la Révolution.

mouvement. L'autorité des cheiks a été ébranlée dans tout le Liban ; personne n'est intervenu pour rétablir l'ordre dans le Kesrouan, rendre leurs biens aux exilés et punir les meurtriers, et le gouvernement turc a seul atteint son but en créant une anarchie dont il espérait profiter.

C'est au moment où les Maronites étaient ainsi divisés, désorganisés, démoralisés, que la guerre actuelle est venue les surprendre.

On pourrait discuter longtemps pour savoir de quel côté a été tiré le premier coup de fusil, et dans ce pays où le moindre fait donne lieu aux exagérations et aux contradictions les plus singulières, peut-être n'arriverait-on jamais à découvrir la vérité sur ce point ; mais la question est secondaire à mes yeux, car, dans toute espèce de guerre, l'agresseur n'est pas toujours celui qui passe le Rubicon.

Que les Maronites, au dernier moment, lorsqu'ils connaissaient les menées des Turcs et prévoyaient par conséquent la catastrophe qui les menaçait, se soient préparés à la guerre ; qu'ils aient organisé, comme on l'a dit, un comité à

Beyrouth pour acheter des armes et des vivres; qu'ils aient même annoncé alors leur intention de vider définitivement cette querelle qui vient périodiquement ruiner leur prospérité, il n'y a là rien qui puisse constituer une aggression de leur part; il faut regretter au contraire qu'ils ne se soient préparés à la guerre ni mieux ni plus tôt. Les Druses, je l'ai déjà dit, n'ont eu d'autre mérite que le secret, leurs coups ont frappé si juste parce qu'ils étaient concertés depuis longtemps, et si l'on se bornait à prononcer un jugement entre eux et les Chrétiens, il faudrait leur donner tous les torts. Mais si l'on examine les événements qui se sont passés depuis trois semaines dans le Liban, on n'accusera plus ni les Maronites, qui en ont été les victimes, ni même les Druses, aveugles instruments des Turcs. Les véritables auteurs, croyant toucher au but, ne se sont plus contraints; ils ont trahi toute leur politique et dévoilé leurs intrigues.

Dès les premiers jours de la guerre il a été facile de voir quel rôle y jouerait le gouvernement turc. A Tripoli, où nous venions d'arriver,

la conduite des autorités, l'attitude de la population musulmane, l'indiquaient assez. Les Maronites apercevaient bien déjà ce nouveau danger ; c'était la cause principale de leurs alarmes ; et tout depuis lors est venu justifier leurs craintes, dépasser même leurs plus sinistres prévisions. La guerre, ou plutôt les massacres, s'étendant rapidement, sévissent en ce moment dans toute leur horreur. Depuis quinze jours les districts mixtes ont été ravagés et ensanglantés ; les Chrétiens de Saïda, l'antique Sidon des Phéniciens, de Hasbeya et de Racheya, au pied de l'Anti-Liban, près des sources du Jourdain, passés au fil de l'épée ; Deir el Kammar et Zahlé, clefs du Liban au sud et à l'est, ne pourront résister longtemps aux Druses qui les assiégent de toutes parts ; enfin à Damas, à Homs, à Tripoli, dans d'autres villes encore, tout est prêt pour commencer les massacres. C'est pendant que s'accomplissaient ces tristes événements que nous avons traversé le Liban, et chaque étape dans ce voyage a été marquée pour nous par l'annonce de quelque nouvelle scène de sang.

Pour prendre la guerre depuis son origine, il faut remonter jusqu'à la dernière de ces rencontres entre les Druses et les Maronites, si fréquentes depuis la restauration de l'autorité turque, qui eut lieu l'automne dernier à Beit-Miri. Les Chrétiens y furent écrasés. Depuis ce jour, les hostilités ont sourdement continué sous la forme d'assassinats ; c'est ainsi qu'à Baalbek, le mois dernier, nous avons vu un jeune Chrétien tué aux portes de la ville par un Métouali, sans autre motif apparent que le désir de celui-ci d'assouvir son fanatisme. L'un de ces crimes enfin fut l'occasion d'une rixe sanglante. La guerre était rallumée.

Les Chrétiens massacrés par les Druses aux environs de Saïda ; les portes de la ville fermées par les Musulmans aux malheureux qui fuyaient devant leurs assassins ; toute la montagne au-dessus de Beyrouth mise à feu et à sang ; Deir-el-Kammar seul résistant encore, et cette résistance, qui y avait attiré des fuyards de toutes parts, menaçant seulement d'aggraver un désastre devenu imminent : telles sont les nouvelles qui, au moment de notre arrivée à Tripoli, agitaient dans

des sens divers les habitants de cette ville et ceux des villages voisins.

Les premiers, Musulmans fanatiques pour la plupart, croyaient enfin le moment venu de secouer la tolérance que leur avaient imposée jusqu'ici la crainte de l'Europe et le respect de l'autorité du Sultan. Les Maronites exaspérés étaient partagés entre le désir de secourir leurs coréligionnaires et l'inquiétude de laisser leurs villages et leurs familles sans défense contre des voisins aussi dangereux. Tandis que Joseph Caram, Cheik d'Éden, partait avec trois cents de ses meilleurs fusils, et que ses nobles qualités rangeaient sous ses ordres une grande partie des Maronites armés à la hâte, son frère Michel-Bey restait à Zagorta avec assez de monde pour contenir la ville de Tripoli et défendre l'entrée de la montagne. Sous prétexte de vouloir empêcher la guerre de s'étendre, l'autorité turque ne songeait qu'à entraver les efforts des Maronites ; on assure même que le Pacha de Tripoli avait déjà tenté de faire enlever Joseph au milieu des siens. Un ordre arriva bientôt de Beyrouth de faire sortir toutes

les troupes et de lui barrer le chemin à tout prix. Il était heureusement parti depuis deux jours, et le zèle du général qui exécuta sa consigne aussi scrupuleusement que si l'occasion n'avait pas été manquée, demeura, du moins cette fois, parfaitement inoffensif. Il ne put même empêcher Michel-Bey de venir tous les jours à la tête d'une forte escorte le braver jusque dans sa ville; et c'est sous la protection du chef maronite que nous nous sommes mis en route pour Éden, tout joyeux de nous retrouver sur un sol catholique et déjà à demi français.

Le peu de jours que nous y avons passés m'a laissé un profond souvenir. Le moment était bien grave pour les populations au milieu desquelles nous nous trouvions, et leur accueil cordial ne m'en a que plus vivement touché. Également disposés à l'enthousiasme et au découragement, nous avons vu les Maronites qui étaient restés dans leurs villages, passer violemment d'un excès à l'autre, sous l'impression des événements qu'ils apprenaient ou des espérances qu'il concevaient. Tantôt leur attachement à la France

leur inspire une confiance irréfléchie ; comptant sur son appui, ils croyent pouvoir s'en remettre à elle du soin de leurs affaires, et parfois, au milieu d'une foule bruyante et joyeuse, il semble que personne ne songe plus à défendre ses foyers contre l'ennemi. Tantôt, au contraire, ces illusions font place à des terreurs exagérées ; les rumeurs les plus invraisemblables sèment partout l'indécision et abattent tous les courages. Après tout, peut-on s'étonner que, n'ayant reçu aucune éducation politique, ils ne possèdent pas cette rare énergie qui fait envisager avec le même sang-froid toute l'étendue du danger et tous les moyens de le combattre ?

Mais Éden est bien loin du théâtre de la guerre, et nous nous hâtons de gagner le Kesrouan, car là seulement nous pouvons apprendre les nouvelles qui nous intéressent si vivement. C'est en vain que nous interrogeons les pâtres et les rares piétons que nous rencontrons dans les sentiers élevés du Liban ; ils ne peuvent rien nous apprendre sur les événements qui se passent si près d'eux. Cependant ils avaient entendu comme nous dans

la direction de Beyrouth gronder le canon, dont le roulement affaibli arrivait comme une sourde vibration jusqu'au fond des gorges de l'Adonis et réveillait chez eux de sinistres pressentiments; sans songer à la différence des circonstances, ils se souvenaient d'avoir appris de la même manière il y a vingt ans, les événements qui furent la cause première de tous leurs malheurs.

Cette fois, du moins, le canon était un messager de paix; il annonçait l'arrivée successive des bâtiments de guerre européens; et lorsque nous pouvons enfin, du couvent de Bezummar, découvrir la large baie de Saint-Georges, nous apercevons la frégate la *Zénobie*, qui entrait en déployant le pavillon tricolore, tandis que les batteries du port, enveloppées d'une épaisse fumée blanche, la saluaient de ces coups cadencés dont l'écho nous avait inspiré la veille, je l'avoue, de vagues inquiétudes pour nos amis de Beyrouth et tous les Européens qui habitent cette ville.

Le lendemain nous étions à Békirké, chez le Patriarche; nous y apprenons que le théâtre de la guerre s'est déplacé. Tandis que l'arrivée des

bâtiments européens contenait les musulmans de Beyrouth, prêts à se joindre aux Druses, les contingents maronites, habilement conduits par Joseph Caram, quittaient la position défensive du Nahr-el-Kelb, et se portaient sur Bukfeia, qui couvre non seulement le Kesrouan, mais aussi une partie du Méthen ; Deir-el-Kammar, vaillamment défendu, était débloqué. Les Druses étaient arrêtés de ce côté ; mais leurs frères du Haouran, appelés à la guerre sainte, arrivaient déjà à leur secours, et menaçaient d'envahir le Liban par l'est ; le bruit d'un affreux massacre, commis à leur passage à Hasbeia, les avait précédés, et ils venaient de paraître devant Zahlé, clef de toutes les routes qui descendent de la montagne dans la Békaa. Le courage des habitants de cette ville, sortis victorieux de toutes leurs luttes précédentes, et le nombre des assaillants, donnent à cette rencontre une importance décisive. Il est facile de comprendre l'agitation répandue par ces nouvelles dans tout le Liban, et surtout dans la cour du Patriarche, seul centre auprès duquel les Maronites puissent venir s'informer,

s'entendre et s'organiser. Un souffle belliqueux semble y avoir passé, et, au milieu des prières adressées à Dieu pour qu'il sauve les Chrétiens de la persécution et touche de compassion les nations européennes, on amasse des armes, on recueille de l'argent, on achète des vivres et des munitions pour pouvoir soutenir la guerre. J'aime à voir l'église, d'ordinaire pacifique et renfermée dans les limites de sa mission, se mettre dans un moment d'extrême péril, comme aujourd'hui, à la tête de son peuple menacé à la fois dans sa religion et son indépendance, et prendre même, au besoin, des allures un peu militaires. Si tout le clergé avait été animé d'un zèle désintéressé, s'il n'avait pas trop souvent, je le crains, profité des circonstances pour augmenter son influence et satisfaire ses jalousies, si enfin les conseils de ceux qui devaient l'éclairer et le diriger ne lui avaient pas complétement manqué, il aurait pu jouer un bien beau rôle, et mériter la reconnaissance de son peuple et de l'Europe entière.

Le soir même nous étions ici, à Beyrouth, et nous serrions la main d'un ancien ami de notre

famille, M. de Perthuis. Depuis notre départ d'Égypte, nous n'avions rencontré personne avec qui rappeler les souvenirs d'Europe. Mais nous ne pouvons nous laisser aller, comme en tout autre moment, à ce plaisir, au milieu de toutes les souffrances dont Beyrouth est témoin. Des milliers de paysans se sont réfugiés dans cette ville, dénués de tout, n'ayant échappé que par miracle à la mort, et exposés encore ici aux insultes et aux menaces des Musulmans. Nous apprenons les détails navrants des massacres de Saïda, du Méthen, de Hasbeya, de Racheya, et les nombreuses victimes qui encombrent l'hôpital, les femmes et les petits enfants qui ont eu la figure coupée par le yatagan des assassins, ou les membres brisés à coups de crosse, n'attestent que trop la vérité de ces récits, et font frémir en songeant à toutes les autres victimes que la crainte, la distance ou leurs blessures retenant loin de tout secours, condamnent à périr misérablement.

C'est ici aussi que la conduite du gouvernement ottoman s'est révélée tout entière, et que la vue des souffrances dont il est la cause rend sa

duplicité encore plus odieuse. Tandis que la soldatesque turque se mêle ouvertement aux massacres, les autorités, sous le voile de la justice, paralysent à la fois la défense des Chrétiens et l'intervention européenne. Les prêtres, qui se sont mis sous la protection des cawass turcs, sont massacrés par cette escorte elle-même ; les maisons chrétiennes sont brûlées à quelques mètres des troupes campées aux Pins de Beyrouth ; la garnison d'Hasbeya livre aux Druses la population chrétienne, après avoir eu soin de la désarmer ; partout, enfin, les actes de cruauté qui nous révoltent le plus ont pour auteurs les soldats turcs, seuls capables de les commettre, disent tous ceux qui connaissent le mieux les Druses. Et cependant le Pacha de Beyrouth feint toujours une impartiale équité ; ces mêmes soldats, couverts encore du sang chrétien, n'interviennent, d'après lui, que pour rétablir la tranquillité, et il espère persuader aux européens, rassurés désormais sur leur propre sécurité, d'employer leur autorité auprès des Maronites pour leur défendre d'aller au secours de leurs frères assiégés

dans Zahlé, et leur imposer une paix sans garanties.

Politique aussi lâche que barbare, exécutée trop fidèlement, avec trop d'ensemble, par tous les fonctionnaires turcs, pour qu'on puisse y voir une faute, un crime individuel, et ne pas en faire remonter le blâme jusqu'aux régions élevées d'où sont partis l'inspiration et le signal. Politique poursuivie depuis longtemps par le gouvernement ottoman, et dont le but sera bientôt peut-être atteint ; si l'Europe ne se hâte pas d'intervenir, les massacres et l'émigration menacent d'anéantir un noble peuple et une antique nationalité.

Il faut donc aujourd'hui que l'Europe se décide à employer des remèdes sérieux.

Mais ce n'est pas seulement une querelle de deux races voisines, une intrigue turque dans le Liban, qu'il faut voir dans les événements actuels; c'est une crise très-grave et qui a besoin d'être considérée à un point de vue plus général.

La commotion qui ébranle le Liban a dépassé le but que se proposaient les Turcs ; elle s'est fait ressentir dans toute la Syrie ; d'une part leur au-

torité en a été affaiblie, d'autre part le fanatisme musulman a été réveillé.

L'autorité du gouvernement turc s'est rapidement affaiblie dans ces dernières semaines. Déjà à Damas je constatais son impuissance ; mais malgré sa faiblesse matérielle, il avait encore conservé un certain ascendant moral sur ces populations, qu'il a si durement domptées autrefois, et dont il savait entretenir les divisions. Nous l'avons vu en Palestine se maintenir au milieu d'elles par un véritable tour de force d'équilibre. Peu de temps après, nous remarquions déjà que loin d'être redouté ou respecté par elles, il était à peine toléré. Le Caïmacam de Baalbek tremblait devant l'Émir Harfouche, le Pacha de Homs n'osait sortir de ses murs, et ils ne se faisaient pardonner leur présence qu'en autorisant tous les désordres. L'anarchie est un mal qui gagne vite, l'amour du pillage est contagieux. L'exemple des Druses, qui satisfaisaient impunément leur haine et leur avidité, ne pouvait manquer d'entraîner toutes les populations belliqueuses de la Syrie. Pour la première fois sans doute, elles se sont avi-

sées de compter des Turcs qui les dominent ; elles ont trouvé deux ou trois mille soldats mal armés, déguenillés, découragés par un arriéré de solde de dix-sept mois, et dispersés au milieu d'un peuple de trois millions d'âmes. Elles n'ont pas songé qu'en s'unissant elles pourraient se débarrasser de ces maîtres, mais elles ont vu qu'ils n'étaient pas assez forts pour les empêcher de se livrer à leurs vengeances et à leurs rapines, et elles se sont aussitôt tournées contre leurs voisins plus faibles. Tandis que les Musulmans de Tripoli et de Damas menaçaient les Chrétiens, que les Bédouins du désert songeaient de leur côté à venir piller la ville sainte des croyants, les Métoualis avaient déjà brûlé Baalbek, et les Druses massacraient dans Hasbeya, non seulement des Grecs, mais aussi toute la famille musulmane des Émirs Chéhab. De même, rien n'oblige aujourd'hui Akiel-Aga à reconnaître encore la suprématie d'un pacha auquel il a déjà fait la guerre, rien n'empêche Gablan de venir se promener avec ses Arabes sur la rive droite du Jourdain. La licence est partout, l'autorité nulle part ; et si

même pour un temps les Turcs retrouvent la puissance matérielle, leur influence morale, leur confiance en eux-mêmes demeureront profondément ébranlées.

Au milieu de cette anarchie, le fanatisme musulman s'est réveillé. Si le désir de s'affranchir de toute contrainte est le principal mobile de ces populations, on retrouve cependant au fond de tous les cœurs la haine des Chrétiens indigènes, complices à leurs yeux des Européens. Dans ce désordre même les Turcs, impuissants pour le bien, mais actifs encore pour le mal, ont su organiser une vaste conspiration religieuse. La société musulmane, blessée par le contact des Européens, souffrant matériellement et moralement de leur invasion, était toute prête à tenter contre eux un dernier et violent effort. En excitant ces passions le gouvernement turc s'est laissé aller un moment à ses vrais sentiments, et à l'instinct de sa propre conservation. En effet, s'il oscille entre l'Orient, sur lequel il règne, et l'Occident, auquel il obéit, obligé de toujours dissimuler, il doit sentir plus vivement encore que les autres Orientaux les

humiliations de la tutelle européenne. Et d'ailleurs, sachant que son existence est intimement liée à celle de cette société musulmane, qui ne peut supporter le contact de l'Europe, il devait chercher dans le réveil de ses passions le moyen de ressaisir quelque autorité sur elle. La guerre sainte prêchée partout, les Chrétiens de toutes les sectes indistinctement massacrés, les Européens partout insultés et menacés, ont été la dernière ressource à laquelle il a eu recours pour se relever de son affaiblissement.

Tel est, autant qu'on peut en juger au milieu du bruit et de la confusion des événements, le caractère de cette crise. L'impuissance démontrée du gouvernement turc et l'état de la Syrie, obligent l'Europe à y remédier d'une manière quelconque. Sa politique, j'aime à le croire, ne sera inspirée que par un véritable intérêt pour les populations orientales dont le sort est entre ses mains. Mais elle se trouvera placée entre deux alternatives dangereuses, qui rendent toujours difficiles ses rapports avec l'Orient.

Attendra-t-elle que, des débris de l'empire otto-

man, tombant pièce à pièce, sorte sans son aide un nouvel état social, et se bornera-t-elle à sanctionner les faits accomplis ?

Ou bien imitera-t-elle la politique des Anglais dans l'Inde, qui renversent les gouvernements indigènes, à mesure que l'accroissement de leurs relations leur fait sentir les abus de ces régimes ?

Ce serait risquer, d'une part, de compromettre tous nos intérêts et notre avenir en Orient, et d'autre part, de faire avorter les résultats qu'on aurait voulu anticiper. Le devoir est entre ces deux extrêmes, mais la mesure est difficile à garder.

Se borner à sanctionner les faits accomplis, ce serait compromettre nos intérêts en Orient; car plus l'état de choses actuel se prolonge, plus les obstacles qui s'opposent à leur développement deviennent difficiles à surmonter. A mesure que nous nous trouvons en contact plus direct avec cette vieille machine de l'Orient, elle semble se raidir davantage contre les efforts que nous faisons pour lui rendre le mouvement. C'est un fait attesté par quiconque connaît bien les Musul-

mans, que leur haine contre nous s'accroît avec le sentiment de leur infériorité. Avant la guerre de Crimée, les Turcs se regardaient encore comme la première nation militaire du monde ; leurs yeux se sont ouverts depuis qu'ils ont combattu à côté des armées alliées. Aussi cette grande lutte, qui a affaibli la Turquie et accru l'importance de l'Europe dans toutes ses affaires intérieures, a-t-elle en même temps rendu plus difficile la position des Européens. Le Hatti-houmaïoun de 1856, qui devait faire entrer l'Orient dans une voie nouvelle, est resté comme ses stériles prédécesseurs, à peu près une lettre morte : condition humiliante imposée par la chrétienté au Sultan, d'après les Musulmans, qui la repoussent ; preuve nouvelle, aux yeux des Européens, de l'impossibilité de faire mettre en pratique nos systèmes et nos idées par un gouvernement fondé sur des principes absolument opposés aux nôtres. Je n'en veux pour exemple que la clause importante qui donne à tous les étrangers le droit de posséder dans l'empire ottoman ; elle abolit une défense qu'on éludait autrefois en se couvrant du

nom d'un Raya. Aujourd'hui la loi ne permet plus d'employer cet expédient, et d'un autre côté il est presque impossible de trouver un Cadi qui consente à ratifier un contrat de vente dans lequel figure un Européen. Ainsi celui-ci qui pouvait posséder de fait avant le Hatti-houmaioun, se trouve privé de cette faculté par l'acte même qui lui en concède le droit. La crise actuelle n'est pour moi qu'un symptôme de cette haine croissante; symptôme qui pourra être supprimé par la force et pour un temps, mais qui n'éclatera qu'avec plus de violence quand reviendra le jour de l'accès. Ne pas prévenir ce retour par des mesures énergiques, se laisser tromper encore par de vaines promesses, serait de la part de l'Europe manquer à tous ses devoirs envers elle-même et envers l'Orient.

Mais, d'un autre côté, dans l'état actuel de la Syrie, il est impossible de prévoir son avenir définitif, et, par conséquent, de rien y tenter qui ne soit pas provisoire. On risquerait fort de ne pas répondre aux besoins réels du pays, et de construire un édifice sans fondements.

En effet, on ne saurait distinguer, avant que l'ordre et la prospérité soient lentement revenus en Syrie, ni comment se développeront les éléments qui ont encore conservé parmi ses populations assez de vitalité pour servir de base à un nouvel état social, ni l'influence qu'une production et un commerce nouveau pourront avoir sur sa géographie politique, si j'ose me servir de ce mot.

La désorganisation de la Syrie est moins étonnante à mon avis que la ténacité avec laquelle certaines institutions subsistent au milieu du plus profond désordre, et puisent dans ce désordre même une force nouvelle. Il faut sans doute une longue pratique de l'Orient pour essayer de prévoir ce qui sortira du chaos actuel ; mais il y a quelques-unes de ces antiques institutions, qui semblent évidemment destinées à lui survivre, et auprès desquelles le voyageur le plus superficiel ne peut passer sans les remarquer.

Il y a, par exemple, ce lien puissant qui unit chaque communauté religieuse et en fait presque un état dans l'état ; et cette autorité morale du

clergé qui consolide l'autorité administrative et judiciaire dont il est investi chez la plupart des sectes chrétiennes.

Il y a l'organisation municipale, forte et indépendante dans les villages, qui, souvent abandonnés par le gouvernement, sont obligés de se suffire à eux-mêmes. Les membres des principales familles forment une espèce de conseil, qui seul de toutes les autorités du pays exerce un pouvoir réel, parce que seul il est intéressé à défendre le village contre tous ceux que le paysan regarde comme des étrangers.

Il y a aussi une noblesse ancienne et puissante. Appauvrie, en guerre ouverte avec le pacha, ou bien obligée à toutes sortes d'extorsions pour acheter sa faveur, elle est souvent une gêne et jamais un appui pour le gouvernement turc ; mais le prestige qui s'attache à la naissance dans ce pays de traditions, l'influence territoriale et le pouvoir féodal qu'elle a conservés dans certaines parties de la Syrie, lui assurent encore une grande importance.

En un mot, il reste en Syrie beaucoup d'an-

ciennes institutions qui, sagement respectées par les Turcs durant des siècles, leur ont résisté lorsqu'ils ont récemment voulu les détruire, qui subsistent malgré la corruption des individus et qui se rajeuniront, j'espère, à mesure qu'une nouvelle vie pénètrera en Orient. Le temps seul peut les développer, et il serait aussi impossible aujourd'hui de les prendre pour bases d'une nouvelle organisation politique, qu'imprudent de les en exclure.

Le temps seul aussi pourra tracer les divisions politiques de la Syrie. En y ramenant la prospérité, il changera peut-être d'une manière que nous ne saurions prévoir, l'importance de ses villes et les relations de ses populations. Quels seront ses centres de commerce et de production? Damas et Alep, par exemple, se relèveront-elles, ou bien leur influence sera-t-elle absorbée par les villes plus modernes de la côte? Certaines races ne se trouveront-elles pas liées par des intérêts communs assez forts pour leur faire dépouiller peu à peu toutes leurs haines? D'autres, au contraire, ne se sépareront-elles pas

de plus en plus? Questions dont il faut réserver la solution définitive à l'avenir, qui seul peut rendre praticables l'union ou la division de la Syrie, également impossibles aujourd'hui.

L'Europe a donc un double danger à éviter; il faut qu'elle ne fasse ni trop ni trop peu, qu'elle ne tente pas d'accomplir brusquement les changements que le temps seul peut opérer, et qu'elle ne se laisse cependant pas devancer par les événements. Pour cela elle devrait s'appliquer uniquement à développer tant d'éléments divers par l'influence matérielle et morale qu'elle exerce sur les populations de la Syrie, et à les protéger contre tous périls par son autorité et son intervention prévoyante dans les affaires d'Orient.

Elle les développera en favorisant par tous les moyens le mouvement qui, portant nos capitaux en Syrie, peut lui rendre quelque prospérité et y augmenter notre influence matérielle. Elle les développera aussi en appuyant sa politique sur les nationalités chrétiennes qui lui offrent plus de garanties pour l'avenir que toutes les autres, et qui profiteront le plus de notre influence morale.

Enfin, elle ne les protégera d'une manière efficace qu'en assurant à la Syrie la paix et la sécurité, le premier de tous les biens, surtout pour un pays qui a besoin de reprendre des forces après un long affaiblissement.

Dans cette grande tâche, le rôle principal appartient naturellement à la France. Deux puissances européennes fondent leur autorité, l'une sur les mille relations que lui donne son immense commerce, l'autre sur son influence religieuse. La France peut et doit unir ces deux moyens d'action. Tandis que sa richesse croissante, que ses capitaux, s'étendant sur l'Orient, y affermissent son crédit, son drapeau est le représentant naturel du Catholicisme dans un pays où la religion fait la nationalité.

J'avais vu à Damas la ruine du commerce de la Syrie ; j'avais été frappé alors de la misère de ce pays, obstacle à sa régénération morale et politique, je ne l'avais pas moins été de l'importance des entreprises industrielles et commerciales de la France, et du rôle civilisateur qu'elles peuvent y jouer.

Mais c'est après avoir parcouru le Liban que je me suis persuadé de la supériorité des Chrétiens sur la plupart des autres races de la Syrie, et que je me suis convaincu de l'influence bienfaisante que l'Europe, et la France en particulier, peuvent avoir sur eux.

Comme tout chez eux a une forme religieuse, c'est par la religion qu'il faut agir sur eux; et comme les trois-quarts des Chrétiens de Syrie sont catholiques, c'est à la France qu'appartient encore ici le rôle principal. Ses prêtres forment une admirable milice pour accomplir cette œuvre de progrès. Ils s'y consacrent avec une abnégation et une patience que ne décourage aucun revers et que l'on ne pourrait demander à l'homme préoccupé de ses intérêts matériels. Ils savent maintenir aussi dans ces contrées lointaines la supériorité intellectuelle que la France a conquise au milieu des nations civilisées. Grâce à leur caractère sacré et à leur désintéressement, ils inspirent à l'Oriental un respect et une confiance qu'il accorderait rarement sans cela à un Européen. On ne peut pas vivre en Orient sans être

rempli d'une vive admiration pour ces hommes qui, renonçant à tous les avantages que leur talent leur assureraient ailleurs, se dévouent tout entiers à cette sainte mais rude mission.

Cette influence de l'Europe est d'autant plus nécessaire qu'elle est plus difficile à exercer, et que toutes ces populations chrétiennes, qui ont les mêmes intérêts dans l'avenir, sont divisées non seulement par la religion, mais par leur caractère, leurs traditions, et souvent même une haine invétérée.

La chrétienté, me disait, il y a quelques mois, le Patriarche arménien de Jérusalem, est comme une tente, dont chaque communion chrétienne tient une corde, et qui se soutient au milieu des efforts que chacune d'entre elles fait pour l'entraîner de son côté. La comparaison du prélat oriental, qu'on ne saurait admettre au point de vue religieux, représente parfaitement pour moi la situation politique des Chrétiens de Syrie. A côté des Maronites, dévoués à la France, au Pape, à tout ce qui représente ici l'Occident, nous avons rencontré d'autres catholiques, qui ont con-

servé les vraies passions de l'Orient, et ne sont catholiques qu'à la condition de ne devenir jamais latins. Les Melchites, dont le nombre en Syrie dépasse quarante mille, dévots et passionnés comme aux jours du Bas-Empire, sont ardemment attachés aux usages et aux traditions qui constituent leur nationalité. C'est ainsi que le changement de leur calendrier, auquel le Patriarche substitua brusquement il y a quelques années celui de l'Occident, faillit amener leur séparation. Ils voulaient se jeter dans les bras de la Russie, et plusieurs évêques n'ont même pas encore aujourd'hui reconnu la réforme. J'en ai vu un qui, pour tout concilier, suivait à la fois les deux calendriers, et célébrait deux fois chacune des fêtes qu'ils contiennent. Pour moi, loin de leur faire un crime de cette constance, je trouve qu'elle les honore. Elle n'est pas d'ailleurs leur seule qualité. Plus braves à la guerre que les Maronites, plus habiles dans le commerce, ils sont malheureusement trop dispersés, mais c'est une nation énergique : instrument difficile à manier, et par cela même plus puissant entre les mains

de celui qui saurait s'en emparer. Tandis que certaines sectes antiques, comme les Jacobites, s'effacent de plus en plus, grâce à leur ignorance et à leur faiblesse numérique, les Grecs, au contraire, voient leur importance s'accroître tous les jours. Dispersés par petits groupes dans les villes de la Syrie, ils dominent en Palestine toutes les autres communautés chrétiennes. Leur esprit d'association, leur ambition, et surtout les liens nombreux qui, malgré la différence de langue, les unissent à tous leurs coréligionnaires d'Orient, leur donnent partout une grande autorité. Ils ont des passions un peu sauvages peut-être, mais sincères et énergiques. Jamais je n'ai mieux apprécié l'ardeur religieuse de ce peuple qu'à une cérémonie, justement réprouvée sans doute par tout Chrétien éclairé, mais pleine d'enseignements pour qui veut connaître le caractère des Orientaux. Jamais je n'oublierai l'aspect de cette foule immense de pèlerins qui, la veille de Pâques, se pressait sous les voûtes trop étroites du Saint-Sépulchre. Elle attendait le miracle annuel du feu sacré. Un évêque grec était entré dans

le petit monument, qui, placé au centre de l'église, recouvre le tombeau du Christ. C'est là que la superstition de tout un peuple veut qu'un ange lui apporte le feu du ciel, qu'il distribue ensuite par une étroite ouverture aux fidèles armés de cierges et avides de posséder cette flamme miraculeuse. Bien différente des cohues que nous voyons à nos fêtes d'Europe, cette foule était calme et silencieuse. C'est qu'une forte préoccupation la dominait. C'est que loin d'être agitée par des passions diverses et légères, elle était animée par une sincère et profonde exaltation religieuse, chose rare de notre temps. Et lorsqu'enfin, au moment solennel, son enthousiasme, éclatant violemment, s'éleva jusqu'à la folie, je compris quelle puissante action le clergé peut exercer sur ces populations fanatiques et convaincues.

C'est aussi à Jérusalem que j'ai été témoin des rivalités fatales qui divisent les chrétiens de Syrie. Au milieu de ces querelles, mesquines en apparence, graves en réalité, qui constituent la question tant de fois réveillée des Lieux-Saints, nous découvrons la plus fidèle image des pas-

sions qui les animent. Si chacun de nous est habitué, de loin, à ne voir dans les luttes trop célèbres des Grecs et des Catholiques, qu'une dispute pour la possession d'un autel ou d'un chandelier, celui qui parcourt la Syrie retrouve cet esprit d'antagonisme sous des formes diverses partout où deux communautés chrétiennes sont en présence; partout, dirais-je presque, où deux Chrétiens de religions différentes se rencontrent.

Mais heureusement toutes ces races chrétiennes, à côté des défauts qui rendent si difficile le rôle civilisateur de l'Europe parmi elles, possèdent aussi des qualités capables d'encourager nos meilleurs espérances. Je les ai vues à Jérusalem s'épuiser dans de déplorables rivalités, mais je les ai vues aussi au jour du danger s'unir pour combattre ensemble. Et jamais je n'ai eu plus de confiance dans leur avenir que le jour où l'évêque grec de Tripoli me disait, en parlant de la guerre actuelle: "C'est à notre religion "même qu'on en veut, mais nous nous serrerons "pour la défendre. Il n'y a plus d'autre ralliement que le signe de la croix, et l'on ne de-

"mande à personne s'il le fait à droite ou à "gauche."* Et ce n'étaient pas là de vaines paroles; il donnait en même temps aux Maronites l'appui moral et matériel de son autorité et de la puissante population qui le reconnaît pour chef. Il a même, dit-on, sauvé Joseph Caram des embûches tendues par les Turcs; et celui-ci, avant de partir pour la guerre, est venu cimenter par une démarche publique cette heureuse alliance. Spectacle consolant au milieu de tant de tristes événements!

Non, ces fidèles héritiers de l'orient chrétien ne sont pas destinés à une décadence éternelle: le contact de nos mœurs et de notre vie, l'exemple de notre activité et de notre instruction leur rendront une nouvelle énergie, sans leur faire oublier leurs traditions, ni perdre leur nationalité.

L'Europe, j'en suis sûr, répondra à leur cri de détresse. Mais ce n'est pas tout. Ses intérêts matériels et politiques lui commandent de songer

* On sait que les Grecs se distinguent des Catholiques à la manière dont ils font le signe de la croix.

aussi à l'avenir de la Syrie. Son intérêt politique veut que tous les Chrétiens sur lesquels son influence prédomine à des titres divers soient protégés efficacement, et le système actuel de protectorat collectif, imposé au Liban en 1845, confirmé en 1856, semble ne pouvoir atteindre ce but. En effet, avec les Orientaux on ne saurait employer de demi-mesures ; si on ménage ses adversaires, ils vous méprisent ; si on ne soutient qu'à moitié ses amis, ils se croient abandonnés. Or tout protectorat exercé par tant de puissances opposées d'intérêts et d'idées ne peut exister que par des concessions mutuelles et n'aboutir qu'à des termes moyens. De là son impuissance.

Les intérêts matériels de l'Europe veulent trouver en Syrie un pays assez tranquille, assez sûr, pour pouvoir développer toutes les ressources qu'elles possède. Une trop sanglante expérience a prouvé que le gouvernement turc ne pouvait et ne voulait y créer que l'anarchie.

Espérons donc que l'Europe assurera aux Chrétiens cette protection, à toute la Syrie cette sécurité qui leur sont si nécessaires ; que pour attein-

dre ce noble but, elle saura employer des moyens efficaces, énergiques même, au besoin, et qu'elle ne se laissera ni séduire par des plans trop ingénieux pour être praticables, ni arrêter par le respect d'une autorité qui ne subsiste plus que pour servir de voile à l'assassinat. C'est là mon dernier vœu en quittant la Syrie.....

IMPRIMERIE DE J. E. TAYLOR,
LITTLE QUEEN STREET, W.C.